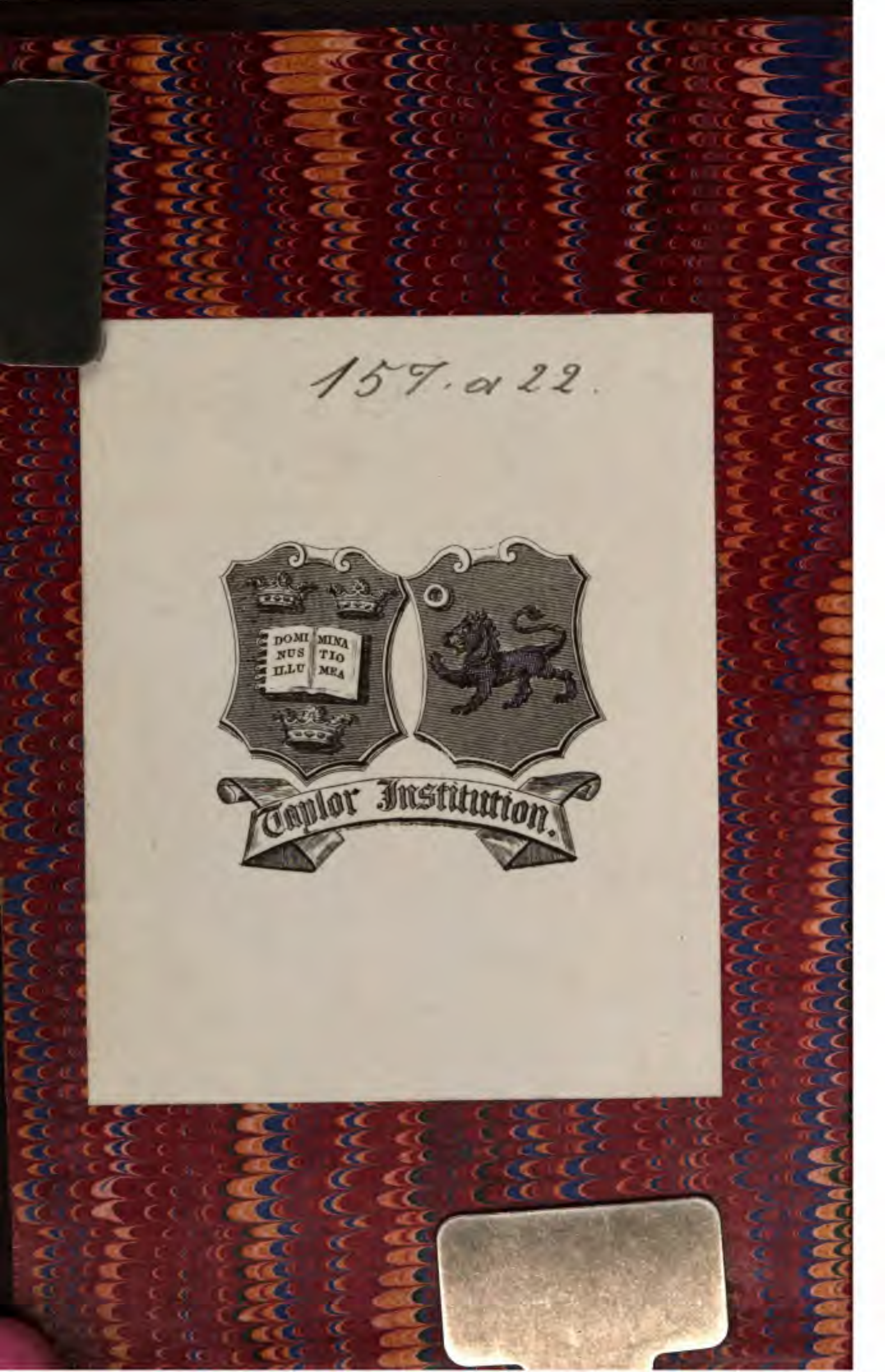




157. a 22.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



RÉCITS

ET

MONOLOGUES

MARC MONNIER

RÉCITS
ET
MONOLOGUES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE ÉDITEUR

27—31, PASSAGE CHOISEUL, 27—31.

M D CCC LXXX





PRÉFACE.

Je vais publier chez Lemerre
Ces vers écrits pour Coquelin.
Réussiront-ils chez Lemerre ?

Quelqu'un, joué par Coquelin
Mais non édité par Lemerre,
Dit qu'on plait grâce à Coquelin.

Un autre, édité par Lemerre
Mais non joué par Coquelin,
Dit qu'on reste grâce à Lemerre.

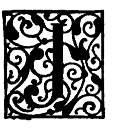
Si je plais grâce à Coquelin,
Si je reste grâce à Lemerre,
Vivent Lemerre et Coquelin.





RÉCITS
ET
MONOLOGUES
A LIRE TOUT HAUT

L'Épagneul.



J'AVAIS un épagneul nommé Paz, un beau chien
Au long poil blanc et feu, très doux et chassant bien :
Un animal de race, il me venait d'Espagne.
En ce temps, je vivais tout seul à la campagne,
Il ne me quittait pas. Aux longs jours de juillet
Il montait sur mon lit dès l'aube et m'éveillait :
Nous partions. Nous avions déjà fait une lieue,

Quand la montagne grise au loin devenait bleue
Et que le chaud soleil montait à l'horizon.
Nous rentrions alors ensemble à la maison :
Là, couché sur le flanc à mes pieds, sans paresse,
Il mendiait du coin de l'œil une caresse
Et si je l'oubliais, je l'entendais gémir
Tout bas. C'était assez pour le faire frémir
Tout entier que du bout du doigt je le touchasse.
Enfin venait l'automne. A la première chasse
Son œil doux prenait feu. Paz courait en avant
Dans les grands bois jaunis, quêtait, flairait le vent;
Sans mettre nez à terre il éventait la voie...
Et c'étaient des transports, d'ardents frissons de joie;
Puis, quand il avisait l'animal, quel arrêt!
Tout à coup, retenant son souffle, il demeurait
Comme il était : le corps, la tête, la paupière
Ne bougeaient plus; inerte et mort — un chien de pierre.
Il y mettait du cœur et de l'orgueil aussi.

Vous connaissez Roger, bonhomme au nez roussi,
Franc buveur et garçon d'esprit, mais niquedouille
Quand il chasse : un de ceux qui reviennent bredouille.
Roger donc prit un jour mon fusil, mon carnier,
Mon chien — et, découvrant au haut d'un marronnier
Quelques pauvres moineaux pépiant sans alarmes,
Il les manqua trois fois. Après ce beau fait d'armes
Savez-vous ce que fit à Roger l'épagneul?
Il lui tourna le dos et s'en revint tout seul.

Ainsi, mon Paz et moi, nous vivotions ensemble
Et, quand on vit toujours à deux, on se ressemble :
Il avait pris de moi, moi de lui; nous causions
Longuement du regard et nous nous suffisions.
Il entrait dans mes goûts, aimante créature,
Et, me regardant lire, il aimait la lecture;
Il eût voulu rester jusqu'au bout sous ma loi,
Soumis, discret, n'ayant d'autre souci que moi,
Se plaisant dans ma vie obscure et solitaire,
Se couchant à mon ombre, et goûtant sur la terre
Le bonheur sans besoins, le repos sans ennui...
Ah! si je n'avais eu d'autre souci que lui!...

Mais j'avais une tante un peu raide et très forte
En vertu — le bon Dieu lui pardonne! elle est morte —
Qui venait me donner des conseils en été :
C'est celui de ses dons qui m'a le plus coûté,
Car de tous les conseils compris dans son programme
Le plus tenace était celui de prendre femme :
« Il faut faire une fin, disait-elle, et qui veut
La fin, veut les moyens! »
Des femmes, il en pleut :
On choisit dans le tas la première venue :
Belle ou non, blonde ou brune, inconnue ou connue;
On pioche, sans savoir quel est le domino
Qu'on prend — pourvu qu'elle ait des vertus, du piano,
Du monde et de l'argent surtout. Ah! la famille!
Qu'est-ce qu'un vieux garçon ? Pis qu'une vieille fille :

Il épouse à la fin sa cuisinière!...
« Aussi
Prends une fille honnête! »
Elle parlait ainsi
Du matin jusqu'au soir d'une voix chevrotante.
Paz grognait, pauvre bête! Il n'aimait pas ma tante
Et sentait à quel point j'étais contrarié...
Bref, pour qu'elle se tût, je me suis marié.

Mon Dieu, je ne dis rien contre la fiancée
Qu'on me choisit : c'était une brune, élancée,
Ayant de la fraîcheur, l'œil confus et charmant,
Elle se tenait droite et dansait proprement.
Son esprit me parut d'abord une promesse
Qu'elle n'a pas tenue. Elle allait à la messe
Sans trop penser à Dieu, se levait tard, mettait
Ses cheveux, s'habillait souvent, se dorlotait;
Le soir venu, jouait coup sur coup vingt sonates,
Puis allait se coucher, non sans poser ses nattes.
Voilà tout. Elle n'a jamais rien fait de mieux,
Mais rien de pis non plus. Bénissons-en les dieux!

Cependant elle était vraiment jeune et jolie
Et je l'aimai trois mois de suite à la folie;
Je souris à ma tante et lui donnai raison,
Quand je vis cette enfance entrer dans ma maison;
Mon cœur battit bien fort, autant qu'il m'en souvienne,
Quand cette blanche main s'allongea dans la mienne;

Je sentais un frisson courir dans mes cheveux,
Quand elle me disait doucement : « Si tu veux !... »

Mais Paz, le plus ancien ami, le plus fidèle
S'agitait tristement quand je m'approchais d'elle :
Il venait aussitôt se camper entre nous,
Me regardant d'un œil si plaintivement doux,
Avec tant de reproche, avec tant de tendresse,
Qu'il détourna sur lui bien des fois ma caresse
Et que je lui disais, l'œil fixé sur le sien :
« Pauvre Paz, tu n'as rien perdu, je t'aime bien ».
Alors il se couchait, moins affligé peut-être,
Mais sentait qu'il n'était plus seul avec son maître
Et qu'on ne peut avoir deux amours à la fois.

Puis je ne chassais plus ; il regrettait les bois
Où nous courions jadis dans la neige en décembre ;
Puis le soir je l'avais exilé de ma chambre
Où naguère il dormait d'un sommeil si léger ;
Puis il ne dînait plus dans la salle à manger,
Car ma femme craignait qu'il ne salît sa traîne ;
Je n'étais plus le maître et j'avais une reine !
Aussi devenait-il plus hargneux chaque jour :
La nuit, nous l'entendions qui hurlait dans la cour ;
Il fallut rudement lui crier de se taire...
Alors il se roula comme un fou sur la terre ;
Être ainsi maltraité, lui Paz, le pauvre chien,
Le vieux à qui la jeune avait volé son bien !

Ah! comme il exécrait l'étrangère, et contre elle
Comme il grognait, grinçant des dents, cherchant querelle
Et d'un œil furibond lui barrant le chemin!

Je dus intervenir, la cravache à la main.
Dès que je l'eus frappé, sa plainte fut stridente
Et, baissant jusqu'au sol son oreille pendante,
Il se traîna, rampant, dans sa niche, et depuis
N'en voulut plus sortir. Hélas! toutes les nuits
Il geignait d'une voix toujours plus douce et tendre,
Mais si faible bientôt que seul je pus l'entendre;
Le jour il ne voulait plus manger. Pauvre Paz!
En vain je lui portais moi-même son repas,
Il refusait la viande, il refusait la crême
Et tout ce qu'il aimait, tout, mes caresses même!
Il était maigre, inerte et s'en allait mourant.

Un jour enfin, penché sur sa niche en pleurant,
Je lui tendis ma main qu'il sembla reconnaître;
Il allongea le cou, pour la lécher peut-être...
Et je crus un moment que j'étais pardonné, —
Quand il vit tout à coup un visage incliné
Qui posa sur mon front, comme un dernier outrage,
Un baiser. C'était elle. Alors, saisi de rage,
Il tâcha, se levant par un suprême effort,
De se jeter sur elle — et puis retomba mort.



Le Dégel.

Il dégelait. Des toits changés en égouttoirs
Tombait à flots la neige épaisse, et, des trottoirs
Rejaillissait au seuil des portes;
Vous eussiez dit qu'ayant tout à coup débordé,
La Seine répandait sur Paris inondé
Son limon jaune en flaques mortes.

Les passants affairés sautaient sur l'enduit gras,
Les balayeurs battaient la mare à tour de bras,
Les chars y plongeaient à mi-roue :
La boue ici, la boue autour de moi, là-bas
La boue, à l'horizon la boue; après un tas
De boue, un autre tas de boue!...

Et moi j'allais à pied chez celle qui m'attend :
Elle est brune, elle est blanche; un beau rire éclatant
Arquant sa lèvre purpurine,
Lui fait monter au front un sang jeune et vermeil,
Et l'on voit comme un chaud rayon de vrai soleil
Dans ses yeux de Transtévérine.

J'allais chez elle à pied, j'étais heureux et fier :
Mes rêves d'aujourd'hui, mes souvenirs d'hier,
Mes espérances infinies,
Comme aux doux soirs d'été font les oiseaux en chœur,
Sonnaient à pleine voix leur fanfare en mon cœur —
Et j'avais des bottes vernies.

Ah ! quand on aime bien, comme on est fort et bon !
Comme on respire à l'aise, et, s'élançant d'un bond
Hors du monde impur et pouacre,
Comme on se sent plus haut, toujours plus haut monter
Dans l'air libre, en plein ciel ! — Pour ne pas me crotter
J'aurais bien voulu prendre un fiacre.

Ah ! si peu de plaisir suffirait au bonheur !
Un lever de soleil, un chant de moissonneur,
Le bruit furtif d'une eau courante,
Un bois sombre égarant nos pas irrésolus...
Je fouillai dans ma poche, hélas ! — Je n'avais plus
Que vingt-huit sous, un franc quarante !

Oh ! quatre sous encor, quatre sous seulement :
Deux pour le fiacre et deux pour le cocher ! — Comment
L'auteur divin de la nature,
Celui qui sut créer la femme sans défaut,
Négligea-t-il d'offrir à l'homme ce qu'il faut
Pour aller la voir en voiture ?

Car j'avais à franchir les marais, les fourrés
Du boulevard Montmartre où, serrés et bourrés,
Se bousculaient des véhicules
Qui creusaient en tous sens de lugubres sillons,
Soulevant autour d'eux comme des tourbillons
De jaunâtres animalcules.

En long, en large, en croix, vis-à-vis, dos à dos,
Coupés, briskas, bogheis, calèches et landaus,
Le beau monde et la vile tourbe,
Sapins, coches, coucous se cognaient par milliers,
Et les lourds omnibus, comme des sangliers,
Se vautrouillaient en pleine bourbe.

Et moi, je murmurais, m'isolant dans ces bruits :
« Sans souillure à mes pieds, ô vierge, si je puis
Traverser la vase maudite,
Je fais vœu de rimer pour toi qui m'aimes seul
Trois fois plus de sonnets qu'au passage Choiseul
Lemerre en sept ans n'en édite. »

Mon vœu fut exaucé. Je ne sais plus comment
J'entrai dans la bagarre, et je pus lestement
Sortir vainqueur de la mêlée —
J'avais fermé les yeux — et quand je les rouvris,
La botte droite avait à peine un ourlet gris,
La gauche était immaculée !

Victoire! je pourrai me présenter chez toi!
Nous serons là tous deux, moi plus heureux qu'un roi,
Et toi plus belle qu'une reine,
Nous partirons tous deux pour ton pays charmant,
Là-bas où l'oranger fleurit en parfumant
La mer où chante la Sirène.

Quand je suis près de toi, quand je presse ta main,
Je vois dans ton boudoir un monument romain,
Dans ton feu le soleil qui flambe. —
Ainsi sur l'autre bord je rêvais. Un passant
M'écarta d'un grand coup d'épaule en me poussant
Dans le ruisseau jusqu'à mi-jambe.

Adieu chimère, adieu bonheur! j'étais perdu.
Immobile, un instant je restai confondu;
J'entendais son doux rire d'ange
En rire de démon bruire, âpre et moqueur...
L'avenir effondré s'écroulait sur mon cœur :
Mes pieds étaient bottés de fange.

Tout à coup il me vint une idée, et soudain,
Pareil à Rodomont, l'antique paladin,
Sauvage, effaré, hors d'haleine,
Dans tous les sens roulant mes yeux, tendant le cou,
Je me mis à courir devant moi, comme un fou,
De Montmartre à la Madeleine,

Et de la Madeleine aux quais, des quais aux ponts,
Du Corps-Législatif au Palais où fripons
Et gens de robe entrent en lice;
A travers les piétons, les chevaux, les abbés,
Les porteurs d'eau, heurtant vieillards, femmes, bébés,
Cuirassiers, agents de police,

M'égarant, me jetant au hasard en tout lieu,
Sans voir le Panthéon, le Louvre, l'Hôtel-Dieu,
Ni l'Institut, ni Notre-Dame,
Ni Saint-Michel qui foule aux pieds le Tentateur...
« Un décrotteur! criai-je. Oh! pour un décrotteur,
Pour un seul, ma vie et mon âme! »

Je n'en trouvai pas un! Tous avaient déserté,
L'un portant un paquet, l'autre un pli cacheté,
L'autre un billet plein de mystères,
Ceux-ci pour le tripot quittant le décrottoir
Et celui-là tondant un chien. Sur le trottoir
Gisaient leurs boîtes solitaires.

Je regardai la Seine et sentis ma raison
S'en aller. Le soleil à l'extrême horizon
Parut soudain comme en extase,
Inonda de lumière un coin du firmament
Et jeta sur le Louvre un flot d'or, allumant
A chaque vitre une topaze.

Et l'espoir me revint. J'avisai près de là
Dans la rue où l'on vend les romans de Zola
Un portier brossant des chaussures;
Je n'eus qu'à faire un geste, il me comprit. Bientôt
Mes pieds, mon pantalon fangeux, mon paletot
Étaient vierges d'éclaboussures.

Alors, laissant vingt sous dans ses doigts étonnés —
Si j'en avais eu cent je les aurais donnés —
Je courus, ivre d'espérance,
Léger comme le vent, par le plus court chemin,
Chez la vierge qui parle avec l'accent romain
Le doux langage de Florence.

Je marchais d'un tel pas en montant l'escalier,
Qu'en atteignant sa porte au dixième palier,
Le cœur me battait, Dieu sait comme,
Et j'entendis le bruit d'un baiser déchirant,
Puis deux mots : « Au revoir ! » — et la porte s'ouvrant,
Un homme en sortit, un jeune homme !

Je restai là, muet, nul comme un chroniqueur
Dont le sac est vidé, sans esprit et sans cœur,
Réduit à l'état de machine. —
Cet homme qui venait de sortir, un ténor
D'opéra répondant au vil nom d'Agénor,
Était crotté jusqu'à l'échine !...

Il me restait huit sous. Je mangeai du pain noir,
Je bus à la fontaine et m'endormis le soir
En détestant cette pécore....
Dix-huit mois sont passés. J'ai fait pour Coquelin
Ces vers qu'ils vous a dits avec son air malin —
Vous en riez, j'en pleure encore.





Dora.

Idylle de Tennyson.

Près d'Alain le fermier demeuraient dans la ferme
Son fils, qu'il nommait Will, et sa nièce Dora.
Alain se dit un jour : « Mon fils épousera
Ma nièce. » Il était vieux, mais volontaire et ferme.
La douce jeune fille obéissait toujours ;
Le cœur lui battait bien pour Will, mais le jeune homme
Ne la regardait point, la voyant tous les jours.
Donc le fermier manda Will, et lui dit en somme :
« Avant de m'en aller, je voudrais bien avoir
Un enfant au logis. Vois Dora, bonne à voir,
Et donne-lui ta main, c'est moi qui le réclame.
Son père était mon frère. Un jour il eût le tort
De me quitter après une brouille ; il est mort ;
Moi, j'élevai sa fille ; elle sera ta femme.
Depuis longtemps j'y pense et tu l'épouseras. »

Mais Will ne répondit qu'un mot : « Je ne veux pas ! »

2

Le vieux, joignant ses mains, les leva plein de rage :
« Tu dis : Je ne veux pas ! et tu le dis à moi ?
La volonté du père au vieux temps faisait loi,
Et je suis du vieux temps. Malheur à qui m'outrage !
Songes-y, prends un mois pour y songer, sur quoi !
Réponds selon mes vœux, ou va-t'en. Que je meure
Si tu salis encor le seuil de ma demeure ! »

Will sortit, se mordant les lèvres, sans savoir
Ce qu'il disait. Il prit la pauvre fille en haine ;
Plus il la regardait, moins il pouvait la voir.
Brusque et rude souvent il lui fit de la peine,
Mais elle était toujours douce et bonne avec lui.

Will quitta la maison avant l'heure fixée
Et dans les champs alla travailler pour autrui ;
Bientôt, l'amour aidant la rancune et l'ennui,
Une humble enfant, Mary, devint sa fiancée —
Et la cloche sonna.
Pendant qu'elle sonnait,
Alain dit à sa nièce, étant seul avec elle :
« Je t'aime bien, pourtant je parle franc et net :
Plus un mot à celui qui fut mon fils, à celle
Qu'il appelle sa femme, ou ma maison pour toi
N'est plus une maison. Ma volonté fait loi. »

Et Dora le promit, parce qu'elle était douce.

Elle pensait : « Mon oncle aujourd'hui le repousse ;
Il changera sans doute ; attendons à demain ! »

Will eut un fils; dès lors il connut la misère.
Chaque jour il passait, car c'était son chemin,
Le cœur brisé, devant la maison de son père,
Mais son père jamais ne lui tendit la main.
Et Dora, brave cœur, sans rien dire à personne,
Envoyait son épargne au foyer indigent,
Qui ne soupçonnait pas d'où venait cet argent.
Will enfin prit la fièvre au temps où l'on moissonne;
Quand il fut mort, Dora vint chez Mary. Mary
Seule, assise, les yeux sur son enfant chéri,
Sanglotait, et Dora lui semblait dure et haute.
Dora vint et lui dit :

« J'ai dû céder aux vœux
De mon oncle et n'ai fait qu'obéir. Je m'en veux;
Si Will fut malheureux si longtemps, c'est ma faute.
Pour l'amour de celui qui n'est plus me voici,
Pour l'amour de son fils et pour le vôtre aussi.
Depuis cinq ans jamais moisson ne fut si belle :
Si je portais l'enfant dans les blés près d'ici?
Mon oncle y doit venir. La récolte nouvelle
Sans doute le rendra joyeux et triomphant...
Et pour l'amour du père il bénira l'enfant. »

Dora prit dans ses bras le pauvre petit être,
Et sur un tertre alla dans les pavots s'asseoir.
Mais nul n'ayant le cœur de la montrer au maître,
Quand Alain vint aux champs, il passa sans la voir.
Elle aurait bien voulu s'élancer, pauvre fille,

Vers lui, mais n'osa pas. La faux et la faucille
Moissonnaient, le soleil tomba, tout devint noir.

L'aube suivante au tertre elle était revenue.
Elle orna son chapeau de fleurs; elle pensait
Plaire à son oncle. Il vint et, l'ayant reconnue,
Quitta les moissonneurs et dit :
« Qu'est-ce que c'est?
D'où viens-tu? Qu'as-tu fait hier? Ici qui t'appelle?
Et de qui cet enfant?
— Du pauvre Will, dit-elle.
— C'est ainsi, cria-t-il, que vous bravez ma loi? »
Mais Dora :
« Frappez-moi, de grâce, et chassez-moi,
Mais daignez accueillir et garder à ma place,
Pour l'amour de celui qui n'est plus, l'orphelin.
— Cette femme là-bas m'a joué, dit Alain,
Toi d'accord avec elle. Eh bien! soit, je te chasse
Et j'emmène l'enfant, puisqu'il le faut. Va-t'en!

Alain partit alors, le cœur plein de furie;
Le petit dans ses bras criait, se débattant.
Dora courba le front, sa couronne fleurie
Se défit, et ses mains tenaient ses yeux voilés...
Et les cris de l'enfant s'éloignaient dans les blés...
Et tout ce qui s'était passé dans la famille
Lui revint tristement au cœur, et jusqu'au soir
Elle pleura sans bruit. La faux et la faucille
Moissonnaient, le soleil tomba, tout devint noir.

Dora vint chez la veuve et se tint sous la porte.
Mary vit que l'enfant ne suivait point Dora,
Et loua le bon Dieu qui lui prêtait main-forte.
Dora dit :
« Il a pris l'enfant et l'aimera,
Mais il faut maintenant que je reste et travaille
Nuit et jour avec vous. Il veut que je m'en aille,
Il ne me verra plus. »
Mary dit : « Non, pour sûr,
Non, sur vous ne doit pas retomber ma misère.
Il n'aura pas l'enfant, il me le rendrait dur;
Il apprendrait au fils à mépriser sa mère.
Allons nous deux, je veux ramener le garçon
Et dire au vieux qu'il vous reprenne en sa maison.
S'il ne veut pas, eh bien! que ce toit nous rassemble.
Nous saurons bien y vivre en travaillant ensemble
Pour le fils de mon Will, jusqu'à ce que, plus grand,
Il nous aide. »
A ce mot, toutes deux s'embrassèrent,
Et dès l'aube à la ferme allèrent en courant.
La chambre était ouverte et leurs yeux s'y glissèrent :
Elles virent l'enfant sur les genoux du vieux
Qui le faisait sauter avec un air joyeux,
Le tapant sur la joue et sur la main, tout comme
S'il l'aimait; et l'enfant tendait les bras, causait,
En tâchant d'attraper le cachet du vieux homme,
Qui pendait à l'anneau de la montre et luisait.
La mère entra; l'enfant pleura, voyant sa mère,

Pour aller auprès d'elle; Alain le mit à terre.
« Mon père, puis-je ainsi vous nommer? dit Mary,
Je n'ai jamais pour moi, jamais pour mon mari,
Tendu la main chez vous, ni pour cet enfant même;
Mais reprenez Dora, monsieur, elle vous aime.
Quant à mon Will, en paix avec tous il est mort.
Je l'ai questionné; jamais dans sa pensée
Il ne s'est repenti de m'avoir épousée.
Je fus bonne avec lui, mais il s'en voulait fort
D'avoir blessé son père. Il dit, quand vint son heure :
« Dieu le bénisse et donne à mon père offensé
« D'ignorer tous les maux où son fils a passé. »
Puis il tourna la tête et mourut. Moi, je pleure.
Laissez-moi donc, monsieur, ramener mon enfant;
Vous le rendriez dur, vous lui pourriez apprendre
A mépriser son père, et Dieu nous le défend;
Mais reprenez Dora; vous devez la reprendre,
Et que tout aille ici comme avant la moisson. »

Mary se tut. Dora se cachait derrière elle,
Il se fit un profond silence en la maison,
Puis le vieillard fondit en pleurs.
« Ame cruelle,
J'ai mal fait, j'ai tué, dit-il en sanglotant,
Mon fils, je l'ai tué! Je l'aimais bien pourtant.
Dieu me pardonne! Enfants, embrassez votre père! »

Les femmes à son cou s'attachèrent alors,
Et le vieillard semblait brisé par les remords.

Trois heures, en pressant la tête douce et chère
De l'enfant, il pleura son fils et, désolé,
Se rappela celui qui s'en était allé.
Ils vécurent ensemble, unis par cette épreuve,
Car l'épreuve est toujours le lien le plus fort.
Avec le temps Mary se lassa d'être veuve,
Dora voulut rester fille jusqu'à sa mort.





Le Gendre.

(Il est en deuil. On vient lui annoncer une visite.)

Suzon, faites entrer ces messieurs. Dites-leur
De s'essuyer les pieds, et fermez bien la porte.
(Entrent les visiteurs.)
Chers amis, vous venez me voir dans ma douleur,
Merci. Vous êtes bons. Ma belle-mère est morte,
Et si je vous disais à quel point son trépas
M'afflige, — ah! mes amis, vous ne me croiriez pas.
Je n'ai plus faim, je suis tout pâle et j'ai l'œil cave.
Ai-je assez mal dormi! Le ciel m'en est témoin.
Mais il pleut, n'est-ce pas, et vous venez de loin?
Pauvres amis! — Suzon, descendez à la cave
Et montez-nous du vin de Madère. — Ah! je suis
Hors de moi, je n'ai plus ma tête...
(A Suzon.) Et des biscuits!
Que vais-je devenir? La pauvre vieille femme!
Tous les petits journaux lancent des mots charmants
Que je trouve idiots sur les belles-mamans :
Tenez, le *Figaro* d'aujourd'hui les diffame.

Je ne sais pas comment et d'où ce numéro
M'est venu; je ne lis jamais le *Figaro.*
Mais j'ai tant de chagrin que, sans y prendre garde...
Vous comprenez. On trouve un papier sous sa main,
Et machinalement on le prend, on regarde...
La mienne était un ange. On l'enterre demain.
Et vous ne sauriez croire à quel point je redoute
Ce moment. On a beau se faire une raison
Et se dire : Elle était vieille et sourde sans doute,
Ça ne fait rien, c'est dur, bien dur !
(Entre le vin de Madère.) Merci, Suzon.
Servez-vous. Ma main tremble et je bats la campagne.
J'ai passé presque une heure hier à son chevet...
Goûtez donc de ce vin : il vient tout droit d'Espagne,
Et me coûte six francs la bouteille. Elle avait
Peut-être ses défauts... quelque peu routinière...
Parfois maussade... Ah bah ! je ne m'en souviens plus.
Puis gourmande ! Une bouche et de gros yeux goulus.
Il fallait tous les mois changer de cuisinière.
Mais qu'importe, après tout ? Il ne faut désormais
Penser qu'à ses vertus, n'est-ce pas ? Je l'aimais,
Ma femme était pour elle une fille soumise
Et lui laissait tout faire au logis. Quand venait
Un pauvre, on le priait d'entrer, on lui donnait
Mon argent, mes habits, ma dernière chemise...
Plutôt que de ne pas l'aider, on m'aurait mis
Sur la paille. — Attaquons la seconde bouteille. —
Aussi comme on l'aimait, la pauvre bonne vieille !

Moi, j'étais un grigou. — Buvez donc, mes amis.
Depuis qu'elle n'est plus je l'aime sans réserve,
Je ne sens qu'aujourd'hui tout le bien que je perds...
Et je trinque en pleurant. — Allons! Dieu nous conserve
Le plus longtemps possible à ceux qui nous sont chers!
N'est-ce pas qu'il est bon? C'est un vin qui console,
Et j'en ai grand besoin. C'en est fait maintenant!
Je ne la verrai plus dès l'aube, en camisole,
Aller, venir, monter, descendre en bougonnant...
Car vous savez, ma femme, indolente et morose,
Ne fait rien tout le jour et le soir se repose :
C'est ainsi qu'on l'avait élevée, et voilà,
Mes bons amis, comment on détruit la famille :
C'est la mère qui tient le ménage, et la fille
Lit sur un canapé les romans de Zola.
Buvons! — Tels sont les maux que notre siècle engendre.
Mais Dieu merci — je dis Dieu merci, car il faut
Louer Dieu; ce qu'il fait est toujours sans défaut...
Je n'en suis pas moins triste et je pleure en bon gendre.
Hélas! je n'aurai plus, entre ma femme et moi,
Quelqu'un qui nous sépare et nous fasse la loi,
Quand nous causons tout bas nous gourmande à voix haute,
Qui me dise toujours : « Ma fille m'appartient »,
Et qui darde sur moi, quand un bébé nous vient,
De ces yeux!... comme si, mon Dieu, c'était ma faute.
Mais enfin... elle avait du bon, beaucoup de bon...
On me le disait tant que j'ai bien dû le croire.
Elle était contre moi toujours d'une humeur noire...

Elle disait toujours de moi : « Ce vieux barbon! »
Et j'ai vécu quinze ans avec elle! — Il faut boire. —
Quinze ans! Et chaque jour depuis quinze ans, tout bas
D'abord et puis tout haut, après nos longs débats,
Car nous nous disputions deux ou trois fois par heure,
Elle me répétait : « Vous voulez que je meure,
Je serai bientôt morte! »
Elle ne mourait pas!
Ce n'est pas que j'eusse eu jamais la moindre idée...
Fi donc! vous sentez bien que je l'aurais gardée
Quinze ans, vingt ans encore. Elle me détestait,
Mais je n'ai jamais su lui rendre la pareille...
Et si, par un miracle, elle ressuscitait...
Brrr, j'en frissonne — Allons! encore une bouteille.
Non? Vous n'en voulez pas, et vous vous en allez?
Quoi! déjà? — Je comprends... je n'ai rien qui vous plaise;
Mon chagrin vous attriste et vous met mal à l'aise;
On ne s'amuse pas chez les gens désolés.
Que je vous retiendrais volontiers! Mais j'hésite
A le faire. A quoi bon vous affliger si fort?
Allons! embrassez-moi. Votre aimable visite
M'a fait du bien. J'avais besoin de réconfort.
Je me sens mieux. Merci de vos bonnes paroles.
Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, mes amis?
Car je serai peut-être alors un peu remis,
Et nous rirons. Je pense encore aux choses folles
Que nous faisions ensemble à Paris, à vingt ans,
Quand nous étions garçons, quand nous croquions des prunes

A l'eau-de-vie avec les blondes et les brunes...
Ah! les jolis soupers, les rires éclatants!...
Nous recommencerons. Maintenant je suis brave,
Je veux être chez moi le maître, et j'ai raison. —
Ah! tu ne voulais rien changer dans la maison?
Moi je veux changer tout du grenier à la cave.
Tu m'as tenu quinze ans sous tes pieds abattu?
Je ferai de ta chambre un fumoir! Je me venge.
Je veux beaucoup de monde ici qui boive et mange
A tire-larigot, à bouche-que-veux-tu!
Et nous ferons un bruit d'enfer jusqu'à l'aurore...
Si les voisins en sont fâchés, tant pis pour eux!
Adieu! mes bons amis, embrassons-nous encore...

(Les amis sortent.)

Embrasse-moi, Suzon. Je suis bien malheureux!





Perrette et Perrin.

Berquinade.

Ils étaient nés le même jour,
Elle et lui dans le même bourg,
On fit pour eux un seul baptême,
Ils eurent le même parrain,
Si bien qu'on les nomma de même,
Elle Perrette et lui Perrin.

Enfants, avec le jeune monde
Ils s'en allaient sous les tilleuls
Les soirs d'été danser la ronde,
Mais aimaient mieux jouer tout seuls :
Elle grave, et lui vif et mièvre,
Mangeaient ensemble leur pain bis.
Or Perrette avait une chèvre,
Perrin avait une brebis :
Ils les menaient au pré s'ébattre
Depuis midi jusqu'au soupé;

En juin ils se roulaient tous quatre
Dans les meules de foin coupé,
Et la brebis et la chevrette
Cabriolaient, toujours en train,
Et Perrin aimait sa Perrette,
Et Perrette aimait son Perrin.

Un beau jour d'été, cherchant l'ombre,
Ils étaient descendus tous deux
Dans le ravin, sous le bois sombre,
La brebis, la chèvre avec eux;
Les chênes aux vertes arcades
Passaient fièrement par dessus
Le torrent sautant en cascades
Des rochers frustes et moussus;
Plus bas dans les herbes mouillées
Lentement le flot descendait,
Jetant son murmure aux feuillées
D'où les oiseaux lui répondaient;
La brebis broutait, sage et douce,
La chèvre écorçait un bouleau.
Perrette et Perrin sur la mousse
Étaient assis, les pieds dans l'eau.
Perrette avait huit ans, mais lasse,
Pensive et le cœur soucieux,
Elle tenait la tête basse,
Avec ses cheveux dans les yeux,
Puis toute rouge et tremblant toute,

Elle dit à Perrin :
— « Écoute,
Il faut nous marier nous deux. »
Perrin répondit (quoique tendre,
Il était plus grand, plus madré) :
« Je veux bien, mais il faut attendre. »
Et Perrette dit :
« J'attendrai ! »
La nature se mit en fête,
Un souffle passa dans les foins,
Les chênes penchèrent la tête
Et les oiseaux furent témoins.

Ils s'aimèrent donc avant l'âge,
Toujours ensemble et si contents !
Mais on en jasait au village
Quand tous deux eurent dix-huit ans.
On le dit au maire, le maire
Le dit au curé, le curé
Le redit à la bonne mère
De Perrin, — et, bon gré mal gré,
Il dut s'en aller, pâle et morne.
Perrette, en lui donnant la main,
L'accompagna jusqu'à la borne
Où commence le grand chemin.
Il devait demeurer loin d'elle
Quelques mois, le temps d'oublier...
Mais Perrette, brave et fidèle,

Ne mouilla pas son tablier —
Quand on est fidèle, on est brave. —
Elle allait à pas résolus
Et répétait de sa voix grave :
« Je t'attendrai, ne pleure plus! »
Puis elle lui tendit la joue
Et lorsque Perrin s'en alla,
S'asseyant sur le boute-roue,
Elle lui dit :
« Je t'attends là. »

Les mois, les saisons, les années
S'enfuirent; cinq fois le pré vert
Rempli de fleurs bientôt fanées,
Jaunit l'été, blanchit l'hiver;
L'hirondelle était revenue
Cinq fois retrouver son repas
Chez nous à la table connue,
Et Perrin ne revenait pas.
Seule avec sa chèvre qui broute
Perrette sortait chaque soir,
S'acheminant vers la grand'route,
Et sur la borne allait s'asseoir.
Jusqu'à l'heure où la cloche sonne
Elle regardait l'horizon
Et, ne voyant venir personne,
S'en retournait à la maison.
Et si quelque vieille indiscrète

L'accostait pour causer un brin,
Disant :
— « Que fais-tu là ? »
Perrette
Lui répondait :
— « J'attends Perrin. »

Cependant c'était une fête
De la voir aller et venir
Quand, le bras levé pour tenir
La cruche posant sur sa tête,
Les yeux ouverts, le teint vermeil,
Toute droite, grave et hautaine,
De sa maison à la fontaine
Elle marchait en plein soleil;
Les garçons venaient pêle-mêle,
Pleins de tendresse ou de gaîté,
Voleter, bourdonner près d'elle
Comme les mouches en été,
Les uns discrets, d'autres bravaches,
D'autres vêtus de beaux vestons :
Celui-ci possédait cinq vaches,
Celui-là quatre-vingts moutons,
Un autre maint et maint hectare
Au soleil : faites-en le tour!
Un autre avait une guitare
Et chantait des chansons d'amour :
« Allons donc! fais ton choix, la belle,

Nous avons langui trop longtemps.
— Mon choix est fait, répondait-elle,
J'aime Perrin et je l'attends. »

Mais Perrin n'avait nulle envie
De revenir, n'écrivait pas,
Ne donnait plus signe de vie;
Chacun le croyait au plus bas,
Et tous l'allaient dire à Perrette,
Car c'était l'avis des malins
Qu'il avait jeté sa barrette
Bien haut par dessus les moulins.
Paris nous gâte et nous affame;
Perrin s'y perdait follement;
Il aimait Dieu sait quelle femme
Qui le traitait Dieu sait comment;
Le bruit, de commère en commère,
De porte en porte, allait grand train...
Enfin un jour monsieur le maire
Reçut quelques mots de Perrin;
C'était une affaire conclue,
Les bans allaient se publier;
Mais Perrette, la lettre lue,
Ne mouilla pas son tablier;
Grave toujours, toujours fidèle,
Ne pleurant pas même en secret :
« Je l'aime et je l'attends, dit-elle,
Il m'a promis qu'il reviendrait. »

Bien des saisons, bien des années
S'enfuirent comme leurs aînées;
Souvent l'hiver des hauts sommets
Descendit comme une avalanche
Couvrant la plaine froide et blanche,
Mais Perrin ne revint jamais.
On racontait qu'en la grand'ville
Il avait mangé tout son bien,
Que sa vie était basse et vile,
Mais Perrette n'en croyait rien.

Il avait oublié sa mère;
Sa mère, ayant longtemps gémi,
Mourut enfin de peine amère;
Perrette excusait son ami :
— « Vous le verrez bientôt, dit-elle,
Revenir au pays natal. »
Un jour, on reçut la nouvelle
Qu'il était mort à l'hôpital,
Et, bien qu'au village on oublie,
Le coup fut tristement reçu;
Le maire, avec mélancolie,
Dit au curé : « Si j'avais su!... »
Et le curé n'eut rien à dire;
Mais Perrette, avec un sourire,
Hocha la tête et murmura
Quand elle eut vu la lettre noire :
« Ce n'est pas vrai, je n'y peux croire,

Il n'est pas mort, il reviendra. »
Et seule, sa chèvre étant morte,
On la voit sortir chaque soir;
A la même heure ouvrant sa porte,
Sur la borne elle va s'asseoir,
Longtemps elle reste absorbée,
Les yeux tendus sur le chemin,
Et s'en revient, la nuit tombée,
En disant : « Ce sera demain! »

Elle est vieille aujourd'hui, bien vieille.
Chacun la croit folle, et pourtant
Elle vous parle et vous entend,
Elle vous aide et vous conseille,
Fait sa tâche et file en chantant.
Elle n'a pas la tempe creuse,
Ni l'œil rougi par le chagrin;
Et l'on dirait qu'elle est heureuse...
Seulement elle attend Perrin.





Le Juré.

(Il est sur son banc à la Cour d'assises, et il parle à part.)

Je suis juré. — Je siège à notre Cour d'Assises.
J'étais là ce matin à dix heures précises,
J'y suis encore. Il est maintenant midi six...
Ce n'est pas amusant et l'on est mal assis.
Ecoutons, il ne faut pas perdre une parole,
L'accusé, nous dit-on, abuse du pétrole...
Ça le regarde. Il a, nous dit-on, mis le feu
N'importe à quel taudis, ce qui me touche peu.
On nous force à juger les affaires des autres,
Nous qui n'admettons pas qu'on s'occupe des nôtres.
Qu'il soit coupable ou non, ça nous est bien égal.
On m'a servi trop tôt un déjeuner frugal,
Aussi, n'ayant pas faim quand je mange avant l'heure,
N'ai-je pris qu'un morceau de pain presque sans beurre
Et j'ai faim maintenant, et je demeure loin.

Bon ! voici qu'on amène un quinzième témoin.
C'est une blanchisseuse : elle est vive et gentille,

Un nez qui se retrousse, un regard qui pétille...
Mais elle vit avec ce gueux sans foi ni loi...
C'est immoral ! — Encor si c'était avec moi !
Pourquoi non ? J'ai connu plus d'une lavandière,
Car de mon temps j'étais moi-même incendiaire !...
Tiens, c'est un mot. Je vais en régaler tout bas
Mon voisin.

(Il se penche vers un juré et lui parle à l'oreille).

L'imbécile ! Il ne le comprend pas
Je suis vexé. Tout va bien mal. Le blanchissage
Etait, trente ans passés, un métier propre et sage;
Alors — c'était hier et je vois ça d'ici :
Elle et moi, le coucou, le lac, Montmorency,
Les ânes, et les bois... On la mit à la porte
Le lendemain. Ça m'a coûté cher ! Elle est morte.
Nous sommes tous mortels; seulement le plus tard
Sera le mieux.

Encore un témoin ? Un moutard ?
Leur enfant ? Ah ! ça mais, c'est la famille entière !
Nous avons entendu le portier, la portière,
Les voisins, ceux d'en bas, d'en face et d'à-côté
Jurant tous qu'ils diront toute la vérité,
Rien que la vérité. Cette phrase m'assomme.
Voyez à quel supplice on réduit un pauvre homme !
Ah ! si j'étais chez moi, tranquille et fortuné
Je fumerais ma pipe et j'aurais déjeuné.
Les pieds sur les chenets, sans me faire de bile,
J'attendrais l'ami George, un architecte habile

Qui bâtit mon immeuble, un jeune homme charmant.
Ma femme ce matin m'a dit :
— « Va seulement,
Va, cher vieux, je saurai retenir l'ami George. »

. . . .

Hum ! je me sens monter quelque chose à la gorge !
Je ne suis pas jaloux, car un mari jaloux
A toujours une odeur alléchant les filous ;
D'ailleurs ma femme est sage, elle n'a pas deux faces ;
Elle ne connaît pas Dumas ni ses préfaces
Et n'en a pas conclu que, par tempérament,
Toute femme à Paris doit avoir un amant.
Elle est calme, très calme et trop calme ; elle m'aime...
Pourtant ce George !... Il est, je le tiens de lui-même,
L'ami de l'avocat qui défend l'accusé...
L'avocat son ami ne m'a pas récusé...
Horreur ! Est-ce un complot ? Le traître ! Il me regarde
En riant. Qu'ai-je donc dans les yeux ? Prenons garde !
Hum ! soyons agité, mais n'en ayons pas l'air.
« Je saurai retenir l'ami George ! » Est-ce clair ?
Ils sont ensemble... et moi... muré dans ce prétoire !..

. . . .

Enfin le substitut fait son réquisitoire.
Il parle bien, il est dans le vrai. — Mais pourquoi
Tant de grands mots ? Je suis forcé de rester coi,
Mais je grille. Ah ! l'affreux bavard ! Il énumère
Les preuves... qu'on nous donne un jugement sommaire !
Nous en savons assez. Tous les témoins, les bons,

L'ont dit : c'est un coquin né chez des vagabonds
Qui piaffaient dans la boue en rompant leurs gourmettes...
On a trouvé chez lui des boîtes d'allumettes...
Donc il est criminel. Et quand on met le feu
Soit aux immeubles, soit aux femmes... Sacrebleu !
C'en est trop. Voulez-vous que ce drôle en revienne,
Et qu'il en brûle une autre, et que ce soit la mienne ?
Ma femme ou ma maison ? Un peu de fermeté !
Protégeons la famille et la propriété
Et condamnons cet homme à mort !
Ils sont ensemble !
Que font-ils ? Je ne sais pourquoi ma jambe tremble,
Je donne à mon voisin des coups de pied...
(haut) Pardon,
Monsieur...
(A part.) Ensemble et seuls ! Que se disent-ils donc ?
Ils se moquent de moi... Faut-il que je pâtisse !
Le fait est qu'à cette heure au Palais de Justice
Où je suis retenu sans pouvoir en bouger,
Comme si c'était moi que l'on eût à juger,
Je dois avoir un air de tigre... ou de pécore !

Ah ça, mais cet affreux substitut parle encore ?
Mais il ne voit donc pas dans quel état je suis ?
Puis viendra l'avocat, puis la réplique, et puis
Cet affreux Président, qui jamais de sa vie
Ne s'est tû, va parler, car il en meurt d'envie,
Et répétant là-haut ce qu'on a dit là-bas,

Faire un impartial résumé des débats...
J'en ai jusqu'à demain ! Pour me fermer la bouche
Ma femme va crier partout que je découche...
Tandis qu'elle... et j'aurai l'estomac dégarni !
Substitut de malheur, as-tu bientôt fini ?
Il suffit de trois mots et l'affaire est bâclée
Veux-tu voir ?
Il s'agit d'une maison brûlée,
Toute maison suppose un architecte — Eh bien !
L'architecte est toujours un effronté vaurien
Narguant de son toupet les maris qui sont chauves,
Un polisson qui fait des boudoirs, des alcôves,
Des escaliers secrets pour les séductions,
Qui se cache au besoin dans les substructions,
Se creuse dans le mur une porte suspecte...
Et voilà ce que c'est, messieurs, qu'un architecte...
Il faut donc en finir vite avec ce bandit :
Qu'on le juge et qu'il soit guillotiné. J'ai dit.

Mais attendez... je vois... n'ai-je pas la berlue ?
Parmi les auditeurs quelqu'un qui me salue...
C'est l'architecte !... c'est mon George !... il est ici !...
On dirait... ô bonheur ! merci, mon Dieu, merci !
Il n'est donc pas chez moi, chez elle... Etais-je bête !
Une femme si calme ! — Où diable ai-je eu la tête ?
Ecoutons le procès — j'ai pris comme un bain d'air.

L'avocat parle et dit au substitut :
« Mon cher,

Cet homme est innocent, il faut que tu l'admettes.
On a trouvé chez lui des boîtes d'allumettes :
Vraiment ! la preuve est forte et bonne à mettre en jeu !
L'allumette aujourd'hui, jamais ça ne prend feu.
S'il a de ces objets, c'est un garçon modèle
Qui ne songe pas même à brûler sa chandelle... »

L'avocat a raison — et moi qui l'accusais !
Allons ! mes bons amis, terminons ce procès !
C'est un pauvre homme, il faut l'acquitter : qu'il soutienne
Sa femme, et qu'elle soit sage comme la mienne !
S'ils veulent habiter ma maison, j'y consens...
Que c'est bon de sauver la vie aux innocents !





Le Tailleur de pierres.

Octaves.

Le sable est chaud, aucun flot ne le mouille;
Autour de moi qu'on s'étende au soleil!
Filles, quittez l'amour et la quenouille,
Quittez, garçons, la pêche et le sommeil.
Je vais vous faire un conte sans pareil,
Mais, avant tout, que chacun s'agenouille!
Bon saint Janvier, donne à ces gens ta foi,
Le pain du jour et quelques sous pour moi!

Peppin était simple tailleur de pierres
Et, comme nous, avait l'estomac creux :
Quand il voyait les traîneurs de rapières
Gruger le pauvre en prenant tout pour eux,
Et des barons, laissant les malheureux
Sans vermicel, en manger deux soupières,
Il se disait : « Tout va mal au pays, »
Et grignotait tristement du maïs.

« Bon saint Janvier, vous qui vivez en joie,
S'écria-t-il, m'aiderez-vous enfin ?
Je n'en peux plus, il faut que je m'assoie
Et que je mange aussi, vu que j'ai faim.
Ce grand seigneur qui passe a tant d'or fin
Sur son manteau, qu'on n'en voit pas la soie...
Ce manteau-là comblerait tous mes vœux... »
Saint Janvier dit : « Soit fait ce que tu veux. »

Peppin reçut un manteau de parade ;
Il s'y drapa, prenant l'air éminent,
Ne voulut plus chez nous de camarade
Et m'eût traité, moi lettré, de manant.
Comme il allait un jour se pavanant
Et qu'il lançait aux gueux mainte algarade,
Un cavalier par là caracolait
Qui le crotta des talons au collet.

« Bon saint Janvier, dit alors le pauvre homme,
Voici carême après le carnaval.
Je n'ai pas même une bête de somme !
Certe en bonheur je serais sans rival
Si tu pouvais me donner un cheval :
Pour raconter ce bienfait, jusqu'à Rome
Au grand galop j'irais sans dévier...
— Ce que tu veux soit fait, » dit saint Janvier.

Voilà Peppin cavalier. « Quel homme est-ce ? »
Se disait-on quand, trottant et piaffant,
Il s'en allait à cheval à la messe,
Même au marché, superbe et triomphant ;
Mais après tout c'était un bon enfant :
Donc à cheval, pour tenir sa promesse,
Il galopa vers le pays romain ;
Or il eut chaud tout le long du chemin.

Peppin fondait en eau comme Artémise
Vu que la route était chauffée à blanc ;
Il dut changer quatre fois de chemise
Et son cheval se coucha sur le flanc.
« Affreux soleil ! cria-t-il en soufflant :
Qu'une prière encor me soit permise !
Bon saint Janvier qui n'as pas ton pareil,
Que je voudrais devenir le soleil ! »

Saint Janvier dit : « Ton souhait me dérange,
Mais tu le veux, ce que tu veux soit fait. »
Dieu sait comment, car la chose est étrange,
Peppin devint le soleil en effet.
De l'aube au soir il chauffait, surchauffait
L'herbe, la feuille et la fleur et l'orange ;
Chaque rayon flambait comme un éclair
Et les oiseaux étaient rôtis dans l'air.

Saint Janvier seul riait à pleine gorge
Et se roulait dans le firmament bleu;
Peppin grillait le blé, l'avoine et l'orge :
Quelle chaleur, quelle chaleur, bon Dieu!
Une fournaise où la neige eût pris feu,
Le fer aussi, plus vite qu'à la forge...
On vit des morts descendre sans regrets
Jusqu'en enfer et s'y trouver au frais.

Plus de fontaine où le peuple s'abreuve!
Les pauvres gens criaient à plein gosier :
« Nous avons soif! Oh! qu'il pleuve, qu'il pleuve! »
La terre était un immense brasier.
Peppin buvait sans se rassasier :
Il but d'un trait la source, il but le fleuve;
Si le breuvage eût été moins amer,
Avant le soir il aurait bu la mer.

Mais tout à coup sur la voûte éternelle
Un si léger nuage qu'un oiseau
L'eût dissipé du vent frais de son aile
Passa devant Peppin comme un rideau,
Puis descendit sur nous en gouttes d'eau :
La fleur des champs se releva plus belle.
« Quoi! ce brouillard, dit Peppin plein d'ennui,
M'a pu cacher? Je voudrais être lui! »

Et saint Janvier, toujours plus débonnaire :
« Ce que tu veux soit fait ! » Alors Peppin
Devint nuage et, chargé de tonnerre,
S'amoncela sur un sommet alpin,
Puis en crevant s'abattit sur un pin,
Déracina la forêt centenaire,
Puis, en croulant du haut des monts, voilà
Que dans la plaine en tumulte il roula :

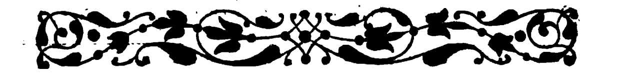
Il envahit les terres inondées,
Il emporta les toits et les gros murs,
Gonfla la mer aux vagues débordées,
Mit en morceaux les phares les plus durs ;
A coups de grêle il hacha les blés mûrs,
A coups de feu les cités bombardées :
Il couvrit tout de ses flots dévorants,
Et les clochers roulaient dans les torrents.

Mais un rocher de bonne et vieille lave
Laissa passer l'orage et, planté là
Sur le volcan, restait tranquille et grave ;
Grêle ni foudre en rien ne l'ébranla.
« Bon saint Janvier, qu'est-ce donc que cela ?
Ce vil caillou me résiste et me brave ?
Si j'étais lui, je serais satisfait... »
Et saint Janvier : « Ce que tu veux soit fait. »

Peppin devint rocher. La bonne vie!
On est tranquille, on n'a besoin de rien,
A nul amour l'âme n'est asservie,
On ne peut faire aucun mal, aucun bien;
On ne doit pas travailler comme un chien
Pour le manger dont on n'a nulle envie;
On voit tomber les fleurs, les amoureux
Mourir et l'on survit. Rochers heureux!

Mais tout bonheur est mouvant comme l'onde.
Un jour Peppin vit en bas un garçon
Qui lui faisait une entaille profonde
Et du marteau le frappait sans façon.
« Hé quoi! je suis battu par un maçon!
Si j'étais lui, cria Peppin, le monde
N'aurait plus rien que je pusse envier...
— Ce que tu veux soit fait », dit saint Janvier.

Peppin reprit la scie — et voilà comme,
Après avoir été de son vivant
Soleil, nuage et rocher, le pauvre homme
Revint tailleur de pierres comme avant.
Mais j'ai pris soif à parler en plein vent :
Si vous avez sur vous la moindre somme,
Cent sous, vingt sous, dix sous, deux sous, eh bien!
Donnez-les moi — sinon je ne veux rien.



Le Pestiféré.

(Il est dans son lit. Entre le docteur.)

Ah! docteur, venez vite, accourez! j'ai la peste.
Tenez, tâtez mon pouls. Depuis longtemps, du reste,
J'avais je ne sais quoi d'étrange et d'anormal.
Je mange, bois et dors tantôt bien, tantôt mal,
Et, quand je dîne bien, j'ai toute la soirée
Des lourdeurs. Mon café, même sans chicorée,
Quand j'y mets peu de sucre est amer, la liqueur
M'agite et le tabac me donne mal au cœur.
L'autre soir, je m'étais endormi sur ma chaise.
Quand je me réveillai, j'avais un tel malaise
Que je vous fis chercher : — vous étiez Dieu sait où. —
C'était une douleur là, derrière le cou,
Puis les yeux lourds, l'esprit obstrué, l'humeur noire,
Et j'eus froid dans mon lit, malgré la bassinoire.
Le lendemain, j'étais pâle, flasque, impotent.
Vous savez que je suis intrépide, et pourtant
Je compris que ma fin approchait; — mais vous, traître,
Vous étiez dans le monde et vous dansiez, peut-être.

Eh bien! là, franchement, j'ai trouvé ça mauvais.
Hier, enfin, j'ai voulu savoir ce que j'avais,
Je ne suis pas de ceux dont l'esprit se calcine,
Mais je possède un livre ou deux de médecine :
Je les ai lus, docteur, et je sais ce que j'ai.
Ce désordre nerveux dont je suis affligé,
Ce trouble que niait votre tête endurcie,
C'est ce qu'en votre langue on appelle ataxie,
Oui, monsieur, ataxie, entendez-vous? Et quand
J'ai reçu mon journal qui parle d'Astrakan
Où la peste sévit — car vous n'allez pas dire
Qu'elle n'y sévit pas, monsieur! — Ça vous fait rire?
Il rit! il croit tromper son malade en riant!
Voilà ce que nous vaut la guerre d'Orient. —
Ils avaient bien besoin de se battre! Ah! la France
Aurait dû l'empêcher. L'Europe est en souffrance;
A quoi bon ce Congrès? n'est-ce pas insensé?
Quand la guerre a fini, la peste a commencé.
Hé! j'aimais cent fois mieux, mille fois mieux la guerre!
Qu'ils se mangent entre eux, il ne m'importe guère,
Mais qu'on respecte au moins la santé des pays
Neutres. Vous le voyez, nous sommes envahis,
J'ai la peste, et je suis la première victime.
N'allez pas le nier, ma crainte est légitime,
J'en sais autant que vous et le péril est grand.
Mon livre dit ceci : que la peste nous prend
Dès que nous respirons des miasmes délétères;
C'est mon cas. On s'obstine à remuer les terres,

A démolir les murs pour faire un grand chemin,
Un affreux boulevard au faubourg Saint-Germain :
C'est tout près de chez moi. J'ai respiré des miasmes!
Voilà d'où sont venus mes tremblements, mes spasmes
Et ce désordre affreux dont je suis torturé,
Monsieur. J'ai déjà fait appeler le curé,
Car l'autre jour, après un accès de colique,
Je me suis souvenu que j'étais catholique.
Puis le fléau — lisez, page 29, en bas —
Atteint surtout les gens malpropres : c'est mon cas!
Depuis trente-deux jours, vu la neige et la brume,
Je n'ai pas pris de bain pour éviter un rhume;
J'en suis cruellement puni. — Ce n'est pas tout.
Mon livre est dans vos mains, lisez-le jusqu'au bout.
Vous savez que ce mal qui nous vient de Russie,
Ce mal a pour premier symptôme l'ataxie —
L'ataxie! Et voilà mon affaire. A présent,
Le croirez-vous enfin? je suis agonisant.
Cesserez-vous de rire enfin, mille tonnerres!
Chez moi tout se détraque : organes pulmonaires,
Organes digestifs et la peau — car la peau...
Voulez-vous, s'il vous plaît, poser votre chapeau,
Monsieur, et m'écouter près de mon feu qui flambe...
Hier, en me couchant, j'ai regardé ma jambe
Et j'ai vu nettement des taches de rousseur...
Tenez, regardez-la, de grâce, avec douceur...
Vous ne voyez rien? Non? La nuit les a blanchies,
Mais elles reviendront : ce sont des pétéchies!!!

Tous les symptômes, tous! — excepté le charbon,...
Mais je l'attends. — Docteur, mon ami, soyez bon
Et ne me cachez rien. Je sais qu'on déménage
Tôt ou tard, que je peux mourir, même à mon âge,
Même avant vous, docteur! J'en ai pris bravement
Mon parti. Quinze fois j'ai fait mon testament
Et je vous ai légué la montre de mon père :
Elle marche toujours. Ce qui me désespère,
C'est que vous ayez peur de me désespérer.
Dites-moi tout. Combien cela peut-il durer?
Quoi! vous haussez les bras et vous levez l'épaule!
Quel barbare! — Une sœur de saint Vincent de Paule
M'a promis de venir veiller à mon chevet,
Mais vous planteriez là votre ami, s'il crevait.
Je ne veux pas mourir encor! je suis trop jeune.
Moi qui me soignais tant! sobrement je déjeune
Et sobrement je dîne, et je me couche tôt
Même en été; le soir, je porte un paletot...
Pourquoi donc m'endormir dans la nuit éternelle?
Je n'ai jamais quitté mon gilet de flanelle!
Je n'ai pas soixante ans, je ne veux pas mourir.
Ah! docteur, par pitié, daignez me secourir!...
Docteur, vous le pouvez : je sais votre mérite...
J'ai deux ou trois neveux, mais je les déshérite
Et, si je ne meurs pas, je vous léguerai tout.
Sauvez-moi! sauvez-moi! — Dieu! ma force est à bout...
C'est fini... je m'en vais... Infernales tortures!
Je n'ai qu'un édredon et quatre couvertures

Et je suis en sueur. La sueur de la mort!
Je ne vous en veux pas, docteur, parlez plus fort...
Plaît-il? suis-je enterré déjà? suis-je en délire?
Vous me tendez mon livre... O Dieu! que vais-je lire?
(Il lit :)
« En Égypte, un Français atteint par le fléau
« Fut guéri tout à coup en suant sang et eau... »
En effet... je vais mieux maintenant... cela passe...
Et j'ai faim. J'ai besoin de lumière et d'espace...
Quel miracle!... Soyez assez bon pour sonner.
Sauvé!... Je vais changer de linge et déjeuner...
Mais je crains... Donnez-moi de l'acide phénique...
Vous le savez, docteur, le mal se communique...
Vous l'avez pris peut-être en me tâtant le pouls...
Vous pourriez me le rendre!!! — Et puis, songez à vous;
Le péril étant grave, il convient qu'on l'évite...
Songez à vous... Rentrez au logis... Rentrez vite...
En vous voyant ici, je suis sur un volcan...
Bien des docteurs sont morts au pays d'Astrakan;
Ils sont couchés en tas comme aux champs les javelles...
Adieu donc! j'enverrai chercher de vos nouvelles,
Tâchez de transpirer, prenez un édredon
Et ne revenez pas de si tôt. — Adieu donc!



Martin.

(Au cimetière du village.)

Vous n'êtes pas d'ici, monsieur, et vous voulez
Savoir qui sont ces deux qu'on enterre au village,
Ne vous désolez pas; c'est pas grand'chose, allez!
Deux pauvres idiots qui sont morts avant l'âge.
Avant-hier.
                    L'un des deux, l'homme, avait nom Martin;
Les uns le croyaient fou, d'autres disaient crétin :
C'était roulant de voir son costume et sa pose.
Tout rond, il ressemblait à ces magots pansus
Qu'on voit sur la console au château : quelque chose
Comme une tonne avec une courge dessus.
Quelle tête! On n'en a jamais vu de pareilles :
Des yeux écarquillés, un nez comme un soufflet
Qui tantôt se gonflait, tantôt se dégonflait;
Quand il riait, sa bouche allait jusqu'aux oreilles

Qui l'arrêtaient à point, pour qu'elle ne fît pas
Tout le tour de sa tête. Il faisait de grands pas
Bien lourds, bien écartés, le pied sans bas ni botte,
Sa grosse face teinte en rouge sur fond brun :
Il allait du matin au soir avec sa hotte
Sur le dos ; cette hotte et lui ne faisaient qu'un.
Il allait, tout chargé de nippes et de vivres,
Du village au hameau, vu qu'il était valet
De tout le monde, ayant parfois jusqu'à cent livres
A porter ; il allait tout de même ; il allait
Des mitrons aux bouchers, des fruitiers aux fripières,
Et les garçons d'ici lui jouaient de bons tours,
Se glissant vers sa hotte et l'emplissant de pierres ;
Il se courbait un peu, mais il allait toujours.
On l'arrosait de boue, on le couvrait de neige. —
Est-ce qu'il s'en doutait ? me direz-vous. Qu'en sais-je ?
Il nous disait bonjour des yeux et de la main,
Puis secouait sa blouse et passait son chemin —
Jamais fâché, jamais de mauvaise parole.
Un beau jour il entra chez nous en demandant
A boire ; on lui tendit la bouteille au pétrole ;
Il en but et faillit mourir. C'était tordant.
On le poussait au fond des fossés de la route,
Et quand il en sortait, tout couvert d'une croûte
Jaune, ah ! comme on riait et comme on rigolait
Et comme on l'engueulait :
— « Hé ! Martin, beau valet,
Comment vont les amours ? Que fais-tu de Sylvie ? »

Cette Sylvie était la maîtresse du fou.
Chétive, sans parents, venant on ne sait d'où,
Elle était toute seule et menait pauvre vie;
Quand les filles d'ici vont au four, au lavoir
Reluquer les garçons et jacasser entre elles,
Jamais, du grand jamais, nous n'avons pu l'y voir.
Elle ne disait mot, n'avait point de querelles;
Jamais elle ne vint sauter sur le gazon,
Car elle était très fière et nous trouvait sans charmes,
Elle cousait de l'aube au soir dans sa maison,
Et par moments, levant les yeux, fondait en larmes —
Nous n'avons jamais pu savoir ce que c'était :
Elle avait la main blanche avec des veines bleues...
Les filles du village ont des robes à queues,
Mais la main rouge au moins. — Bref, on la détestait.
Hé bien! Martin faisait tous les jours quatre lieues
Pour lui porter un peu de verveine le soir.
Alors devant sa porte elle venait s'asseoir,
Il s'asseyait près d'elle, et tous les deux sans rire
Causaient longtemps — sans rire et pourtant sans ennui.
De quoi donc? Qui le sait. Que pouvaient-ils se dire?
Je pense qu'elle était aussi bête que lui.
Souvent nous écoutions, l'un caché dans la vigne,
L'autre derrière un mur — non qu'on soit curieux,
Mais pour savoir... Chacun écoutait de son mieux,
Mais on n'entendait rien du tout. C'était indigne.
Ah! si du moins il fût entré chez elle. — Eh bien!
On aurait dit : « Bravo, c'est une fille immonde! »

Mais ils restaient toujours dehors devant le monde
Et ne s'embrassaient pas. Je n'y comprenais rien.

Un beau soir — vous voyez si j'y mettais du zèle,
Mais enfin, je voulais en avoir le cœur net —
Je montai sur son toit — les toits, ça me connaît —
Et par la cheminée étant tombé chez elle,
J'arrivai par derrière à trois pas d'eux, certain
D'attraper leur secret : la chose était facile...
Hé bien ! je n'entendis qu'un mot : mon imbécile
Disait : « Pauvre Sylvie ! » — Elle : « Pauvre Martin ! »
C'est vexant, quand il faut après ça qu'on s'enfuie
Par une cheminée en se couvrant de suie.
Puis j'avais parié — j'ai perdu mon pari —
De rapporter chez nous leurs folâtres paroles...
Mais je m'en suis vengé par un charivari :
Un soir nous vînmes tous avec des casseroles...
Ils pleurèrent. — Non, vrai : je n'ai jamais tant ri.

Depuis lors cette fille avec ce vilain être
Ne causa plus du tout en plein air ; seulement,
Quand il passait le soir, elle ouvrait sa fenêtre
Et tous deux se disaient adieu piteusement.
Ça dura tout l'été. Nos fillettes accortes
Les regardaient de loin et riaient. Tout à coup
L'hiver vint en automne avec un froid de loup
Et les oiseaux tombaient avec les feuilles mortes.
Nous étions tous gelés. Sylvie alors toussa

Jour et nuit et crachait tout son sang. Impossible
De l'aider — vous savez, on a le cœur sensible...
Ça faisait mal à voir, on n'aime pas voir ça.
On fit venir de loin une vieille, une aïeule
Qui la soigna, malgré la mauvaise saison,
Trois longs mois — et Sylvie alors n'étant plus seule,
On permit à Martin d'entrer dans la maison...
Le fou n'en bougea plus. Étendu sur deux planches,
En travers de la porte il veillait comme un chien,
Et, ronflant sans dormir, il passait des nuits blanches.
Elle avait beau tousser, les fous ne sentent rien...
Elle mourut.
Martin, couché devant la porte,
Ne bougeait pas. La vieille alors lui dit tout bas :
« Martin ! »
Il ne souffla pas mot,
« Sylvie est morte ! »
Il n'eut pas l'air d'entendre et ne remua pas.
Pour l'écarter, la vieille eut besoin de notre aide.
Je criai :
« Nom d'un chien ! t'en iras-tu d'ici ? »
Quand on le souleva de terre, il était raide ;
Sa Sylvie étant morte, il était mort aussi —
Est-ce drôle ? !
On l'enterre auprès de son amie ;
On n'a fait qu'un seul trou, c'est une économie.
Vous voyez, tout le monde est à l'enterrement :
Ça se doit au village — et d'ailleurs on s'embête

En hiver; un convoi, c'est toujours une fête
Et l'on n'est pas fâché de s'ébattre un moment:
Ici la peine est rude et la vie est sévère,
Nous n'avons pas de bal, monsieur, ni d'opéra —
Après l'enterrement nous allons prendre un verre...
Si le cœur vous en dit, venez donc — on rira!





Le Ministre.

(Il est dans son cabinet. Entre son ami.)

Ah! c'est toi, cher ami? mets-toi donc là. Comment
Te portes-tu? — Merci, je vais passablement, —
Bien que je sois ministre. Ah! quelle charge et comme
Les travaux, les soucis vieillissent vite un homme!
Je n'ai pas un moment à moi. De l'aube au soir
Et du soir au matin, je ne peux pas m'asseoir
Un moment, si ce n'est pour lire un kilomètre
De papier, y répondre, écouter... et promettre!
Ah! les solliciteurs! Tous hommes purs et droits!
Trois cent mille inconnus me demandent la croix.
Je devrais la donner au plus ignoble cuistre.
Toi seul tu viens ici, pour voir, non le ministre,
Mais ton vieux camarade... Ah! c'est bien, c'est très bien,
J'estime les amis qui ne demandent rien.
Causons de toi, fais-tu toujours de la peinture?
Je n'en fais plus. Adieu les arts et la nature,

Je suis une machine à signer. Ah! mon cher,
Que le pouvoir est lourd, et comme il coûte cher.
J'applaudis au petit journal qui me diffame,
Me traitant d'idiot. Parle-moi de ta femme?
La mienne est fatiguée, elle regrette un peu
Le temps où tu venais manger son pot au feu.
Elle tient table ouverte et partout de la truffe!
Elle a dû commander son portrait à Dubufe;
Dix mille francs! dix mille! et bien qu'il soit flatté,
Il ne vaut pas le tien qui ne m'a rien coûté.
Puis ma femme n'est plus à moi d'aucune sorte,
Elle sort ou reçoit. Qu'elle reçoive ou sorte,
Elle brille au milieu d'une foule en émoi.
Jamais mari ne fut si peu mari que moi.
C'est vrai qu'elle est charmante : on n'emprunte qu'au riche :
Tiens, l'autre soir encor, l'ambassadeur d'Autriche
Disait en ma présence au prince de Schuflick :
« La femme d'un ministre appartient au public. »
Moi, je les écoutais sans laisser rien paraître;
Je ne suis pas jaloux, car il ne faut pas l'être
Si l'on tient à garder quelque peu de crédit. —
Mais que de fois, pensant à toi, je me suis dit :
Est-il heureux! son corps s'arrondit en plein cintre,
Il a gardé l'œil vif, le teint frais, il est peintre,
Il peut fumer sans gêne à l'atelier le soir
Sa pipe, et n'a jamais besoin d'autre encensoir,
Car l'adulation d'une foule cafarde
Ne vaut pas les vapeurs qu'exhale sa bouffarde.

Il travaille à son gré, mange et boit tant qu'il peut,
S'il fait beau se promène et ne sort pas s'il pleut,
Dit tout franc ce qu'il aime et tout haut ce qu'il blâme,
Il voit enfin les gens qu'il veut, même sa femme!
Ah! l'heureux être! Aussi comme il est satisfait!
Ce n'est pas lui qui cherche un emploi de préfet,
Un bureau de tabacs, ou bien — que sais-je encore?
La croix. — Ce n'est pas lui qui veut qu'on le décore...
Hein? tu parais fâché. Je vois quelque souci
Dans tes yeux... Quoi! vraiment, toi? — Tu voudrais aussi...
Ah, le gourmand! goûter de ce plat indigeste?
La croix? — Non, n'est-ce pas? — Si? — Je comprends ton geste...
Pour toi tu n'as jamais rien demandé vraiment!...
Mais ta femme le veut. La femme! être charmant,
Mais plein de vanité. Ces douces créatures,
Qui mettent des rubans à toutes leurs coutures,
Veulent que l'homme en porte un bout à son habit.
C'est ici qu'on en donne et tu viens au débit?
Non? tu protestes? Bien! touche là, mon brave homme.
Paris a des Brutus tout aussi bien que Rome:
Tu ne veux pas la croix, tu ne l'auras pas! — Quoi!
Tu fais une grimace? Allons! explique-toi,
Et ne me laisse plus parler seul. Va, demande,
Dis-moi ce que tu veux. Serait-ce une commande?
Nous en avons beaucoup, beaucoup trop. — Cependant...
Tiens, j'en parlais hier encore au Président
Qui ne se doutait pas du tout de ton mérite.
Or tu sais si je hais la louange hypocrite:

Un ministre, a-t-on dit, quand il est sans défauts,
Préfère également tout le monde, c'est faux.
Mon cœur est sans reproche. Un ami de collège
Est sacré : l'oublier, c'est plus qu'un sacrilège,
C'est une trahison. Je n'ai pas déserté
Le drapeau de l'honneur et de la liberté,
Messieurs ; je le déclare, au besoin je le jure.
Allez ! accumulez injure sur injure,
Vous n'atteindrez jamais la hauteur... Ah ! pardon,
Mon cher, je me croyais à la Chambre... Ainsi donc,
C'est entendu, tu peux me mener par la corde,
Et tout ce que tu m'as demandé, je l'accorde ;
Tout ce que tu voudras, tu l'auras ; viens me voir
Souvent, entre tout droit, use de mon pouvoir,
Abuses-en, tu peux en abuser, te dis-je !
Quand un ami réclame un service, il m'oblige,
Je suis ton obligé, cher et vieux compagnon !
Pas de remercîments, pas un seul mot, sinon
Je ne ferai plus rien pour toi. Tu gesticules
Beaucoup trop, ces transports deviennent ridicules,
L'un de nous doit donner à l'autre un coup de main :
Aujourd'hui c'est mon tour, ce sera toi demain.
Je ne veux rien entendre. Adieu. De cœur et d'âme
Je suis à toi. Merci. Mes respects à Madame...
Vous, huissier, regardez Monsieur. Matin ou soir,
N'importe à quel moment, s'il demande à me voir,
Quand même l'antichambre et toutes les entrées
Seraient par une foule innombrable encombrées,

Qu'il passe devant tous. Adieu, mon cher, adieu;
Non, au revoir.
(*L'ami sort.*)
Enfin! il est parti, bon Dieu!
Huissier, ce vieux bonhomme est un sot qui m'assaille;
S'il revient, vous direz que je suis à Versaille,
Et s'il court aussitôt, pour me voir à tout prix,
A Versaille, on dira que je suis à Paris.





Le Valet de Pétrarque.

(Il parle à d'autres valets.)

Je suis le serviteur du bonhomme Pétrarque,
Un nigaud qui jamais n'a su mener sa barque :
On le vante partout, je ne sais trop de quoi;
On l'appelle grand homme... il ne l'est pas pour moi.
Si l'on voyait de près ces gaillards qu'on renomme,
On ne dirait d'aucun d'entre eux : « C'est un grand homme. »
Le mien peut rester là, du soir jusqu'au matin,
Couché sur un gros livre à lire du latin
Où l'on ne comprend goutte — et, non content de lire,
Il écrit ! — Qu'est-ce donc, si ce n'est du délire ?
Encor s'il était gueux comme vous et moi ! Mais
Il est chanoine et rien ne lui manque jamais :
Il pourrait bien manger, bien boire, et satisfaire

Tous ses goûts, et passer sa vie à ne rien faire.
Si j'étais lui, trois cent soixante-cinq fois l'an,
Polente de Turin, risotto de Milan,
Saucissons de Bologne et fromage de Parme,
Vrai Dieu ! je m'en mettrais jusque là, comme un Carme ;
Mon souper ne serait jamais, jamais fini :
Tout ce que Naple entière a de macaroni
Se noîrait en mon ventre avec les mortadelles
Dans un vin qui rendrait chrétiens les Infidèles
Et donnerait cent ans de vie aux trépassés...
Quand on ne boit pas trop, on ne boit pas assez.
Mais lui, sitôt qu'un verre est bu, ferme l'écluse.

Puis il part un beau jour et me mène à Vaucluse :
C'est un pays affreux tout pelé, tout rôti :
Pas un seul cabaret ! Au lieu de vin d'Asti
L'on n'y boit que de l'eau qui jaillit d'une source...
Beau plaisir quand on a de l'argent dans sa bourse !
Et là, par la campagne, il rôde en songe creux
Poussant de ces soupirs !...
Car il est amoureux,
Il l'est depuis trente ans, le pauvre homme, et s'en porte
Assez mal. Savez-vous ? Sa connaissance est morte,
Elle se nommait Laure et ne m'eût pas tenté ;
C'était menu, fluet, pâlot : pas de santé,
Des cheveux blonds avec des yeux noirs — il me semble
Que ce noir et ce blond, ça ne va pas ensemble —
Bref, on l'aurait éteinte en lui soufflant dessus.

Nous autres, nous aimons des charmes plus cossus,
N'est-ce pas? Nous cherchons ce qui nous ravigote,
Tandis que celle-là... Puis, coquette et bigote,
Elle portait toujours un voile sur le nez —
Et lui, la regardant de ses yeux obstinés,
S'exaltait, se pâmait, tombait en défaillance,
Ou restait sans bouger, comme un chien de faïence.
Tout le monde riait de lui, jusqu'aux manants...
Et cela, s'il vous plaît, dura vingt et un ans!
Vous croyez que pour prix d'un amour si fidèle?...
Pas du tout, rien de rien. Pour se faire aimer d'elle
Il écrivait des tas de chansons, de sonnets
Limés et relimés cent fois. Je m'y connais,
Étant poète aussi quand j'ai du vague à l'âme...
Hé bien! mes bons amis, tous ces vers qu'il déclame
Du matin jusqu'au soir, et qu'on vante partout
Comme de vrais joyaux — c'est bête comme tout!

Il n'était jamais las de rimer et d'écrire;
Qu'y gagna-t-il? Parfois un salut, un sourire,
Un gant qu'il ramassa, mais qu'il dut rendre — et puis
Plus rien. Vingt et un ans il rôda jour et nuit
A l'ombre du pommier sans croquer une pomme...
Grand dadais! — Et voilà ce que c'est qu'un grand homme.

Vous me demanderez — c'est étrange, en effet —
Pourquoi je l'ai gardé si longtemps? — J'y suis fait,

Et d'ailleurs en ce monde il faut qu'on se supporte.
Je n'aurais pas le cœur de le mettre à la porte :
Que ferait-il sans moi ? Son esprit est léger
Au point qu'il oublirait de boire et de manger,
Si je ne lui mettais les morceaux à la bouche
Et le verre à la main. Sa bêtise me touche.
C'est un grand vieux enfant dont il faut prendre soin.
Quand j'ai besoin d'argent (souvent j'en ai besoin),
Je lui dis : « J'ai besoin d'argent. » Vite il m'en baille
Et jamais il ne compte. Il mourrait sur la paille
Sans moi qui, pour sauver quelques écus vaillants,
Ferme toujours la porte au nez des mendiants ;
Vous le voyez, il a du bon, il est facile.
Hier son ami Boccace — encore un imbécile —
Lui dit qu'il m'avait vu nettoyer le buffet ;
Mon maître répondit :

« Qu'est-ce que ça me fait ! »

Il n'a souci de rien, moins encor de lui-même.
Tenez, en ce moment, tout perclus, maigre et blême,
Il est au lit, il est malade, il l'est si fort
Que je le crois mourant, qui sait ? peut-être mort.
Hé bien ! ce têtu-là ne veut d'aucune drogue.
J'ai fait ici venir un médecin en vogue
Qui m'a dit :

« Mon garçon, tu feras ce qui suit :
Ne laisse pas dormir ton maître cette nuit ;
Tu vois bien cette drogue et cette liqueur noire ?
Il faut la lui donner tous les quarts d'heure à boire,

Sans quoi ton maître est mort. »
J'allai dire, éperdu,
La chose au patient, mais il m'a répondu :
« Si tu viens m'éveiller cette nuit, je te chasse. »

Comprenez mon état, mettez-vous à ma place :
Si par malheur on va l'éveiller quand il dort,
Il me chasse, et si l'on n'y va pas, il est mort.
Je me suis demandé de quart d'heure en quart d'heure :
Lequel des deux vaut mieux : qu'il me chasse ou qu'il meure ?
Ah ! moi qui l'aimai tant ; ah ! moi qui tant lui plus,
Que résoudre ? S'il meurt, je ne le verrai plus,
Mais j'aurai même sort en suivant l'autre voie ;
Comment pourrai-je encor le voir, s'il me renvoie ?
Qu'il meure, j'aurai fait du moins ce qu'il voulait ;
Mais si je suis chassé, comme un piètre valet,
Oubliant quelle ancienne amitié fut la nôtre,
Il faudra nous quitter mécontents l'un de l'autre ;
Il nous restera là quelque chose d'amer,
Comme au noyé qui but un grand coup dans la mer...
Tandis que s'il mourait, nous n'aurions, je vous jure,
Que de bons souvenirs : pas de tort, pas d'injure,
Pas l'ombre d'un remords dont on ait à frémir...
C'est pourquoi, mes amis, je l'ai laissé dormir —
Et s'il ne doit jamais se réveiller — sans doute
J'en aurai du chagrin ; j'irai seul sur la route
Où nous marchions à deux, je vivrai chichement...
Bien que je compte avoir ma ligne au testament...

Mais je l'aurai laissé mourir à sa manière,
Et lui, du haut du ciel, sa demeure dernière,
Où l'on voit mes tourments, car on a dû les voir,
Il dira que je suis martyr de mon devoir.
Dors, mon vieux, dors en paix !
Mais, qu'entends-je ? Il s'éveille,
Il m'appelle, il n'est donc pas défunt ? O merveille !
Il fallait le laisser dormir, je le savais...
C'est moi qui l'ai sauvé ! — J'y vais, monsieur, j'y vais !





Beïda.

Nouvelle saharienne.

Un jour, les montagnards du Sahra descendirent
Dans la plaine, et bientôt, comme ils étaient nombreux,
Ils eurent faim. Les chefs et les anciens se dirent :

— Les Châmba, nos voisins du désert, ont pour eux
Plus de provisions que n'en tiennent leurs tentes.
Ils sont nos ennemis : l'un d'eux nous déroba
Des chameaux. Nous avons des armes éclatantes :
A nous leurs biens ! Allons au pays des Châmba !

Alors les montagnards, se levant pêle-mêle,
Quand chacun eut rempli son outre au puits d'où sort
Une eau blanche pareille au lait d'une chamelle,
Se ruèrent en foule immense vers le Nord.

Au pays des Châmba la plaine était ouverte :
Les douars s'y dressaient plus volontiers qu'ailleurs,
Les chèvres, les chameaux paissaient dans l'herbe verte,
Et l'azed abritait les agneaux sous ses fleurs,
Et les tentes semblaient s'élever sur la mousse,
Et les femmes sortant sans crainte au point du jour,
La guerba sur l'épaule, allaient puiser l'eau douce.

Beïda la plus belle était chère à Mansour.
Svelte, craintive, ouvrant de grands yeux de gazelle,
Blanche sous des cheveux noirs qui flottaient au vent,
Mais le cœur plus léger que le sable mouvant
Qui, lorsqu'elle dansait, tourbillonnait sous elle.

Et ses frères avec Mansour étaient allés,
Pour acheter la robe et les bijoux des noces,
Vers les pays du Nord et dans les lieux peuplés.

Cependant les guerriers affamés et féroces
S'avançaient au galop des chameaux dont les flancs
Retentissaient battus par des boucliers blancs.
Le grand sabre au côté, le telak au bras gauche,
La lance étincelant au soleil, à travers
La plaine, ils s'avançaient comme le vent qui fauche
Les arbrisseaux brûlés, envahit les champs verts
Et tarit l'eau des puits que d'un souffle il peut boire.
Ils marchaient et la plaine en était toute noire.
C'était une forêt immense en mouvement,

La montagne roulant pour écraser la plaine...
Et les chameaux couraient devant eux hors d'haleine,
Et le peuple affamé marchait fatalement.

Puis un soir tout se tut dans le silence austère
De la nuit qui tombait, le tourbillon maudit
Se dissipa comme un nuage et se fondit
Comme les djinns avec les ombres de la terre.
Et tout à coup ce fut un long mugissement,
Des cris désespérés jetés éperdûment,
Des coups de feu, l'éclair du sabre et de la lance,
Le rouge de la poudre, — et ce bruit s'en alla
Par degrés : une plainte, un râle çà et là,
Puis plus rien. — Le désert rentra dans son silence.

Et quand Mansour, avec les trésors achetés,
Revint et qu'il chercha son douar dans la plaine,
Il n'y vit plus de tente et la terre était pleine
De cadavres sanglants l'un sur l'autre jetés.
Ceux qui l'avaient suivi pour lui prêter main-forte
Survivaient presque seuls. Alors il demanda
Si celle qu'il avait tant aimée était morte.
Mais les Maudits avaient enlevé Beïda.

Et Mansour longuement laissa couler ses larmes.
Les frères de la blanche enfant, d'un air moqueur,
Le regardaient, disant :
— Qu'a-t-il fait de son cœur ?

Est-ce un homme ? Il ne s'est pas jeté sur ses armes
Et ne va pas reprendre aux Maudits notre sœur.

Mansour s'étant levé se mit seul en campagne,
Et ses palmiers vendus, sur un chameau léger
Traversa le désert, atteignit la montagne
Et vit un pâtre assis.
— Puis-je t'interroger ?
Lui dit-il doucement.
— Tu le peux, dit le pâtre.
— Beïda, la Châmbie est blanche comme albâtre :
La connais-tu ?
— Je la connais, elle est ici
Chez nous ; l'Amenoucal, notre chef, est son maître.
— L'aime-t-elle ?
— Qui sait ?
— Puis-je la voir ?
— Peut-être.
— Voici quelques douros, ami, prends-les.
— Merci.
— Parle-lui de Mansour, obtiens que je la voie,
Que je puisse rester auprès d'elle un instant
Et que sur ta maison soient la paix et la joie !
— Dieu te conseille ! dit le pâtre en le quittant,
Car c'était déjà l'heure où tombe la nuit brune.
Aussitôt il courut vers Beïda :
— Là-bas

Est l'un des tiens, Mansour.
— Je ne le connais pas,
Dit la femme en trayant ses chèvres une à une.

Le lendemain, le pâtre alla vers le Châmbi :
— Elle feint d'ignorer ton nom, elle redoute
Son maître et ne veut pas s'éloigner du gourbi.
Mais que Dieu te conseille! elle viendra sans doute.

Puis retournant vers elle, il lui dit gravement :
— Femme, ton fiancé te demande, il se nomme
Mansour.
— Pâtre, je n'ai jamais connu cet homme,
Reprit-elle, et s'il dit qu'il me connaît, il ment.

Et le pâtre au Châmbi revint comme la veille :
— Elle refuse encor, mais que Dieu te conseille,
Elle viendra.
Mansour retira de son doigt
Un anneau.
— Montre-lui cette bague, elle doit
La connaître.
Et pendant qu'elle trayait ses chèvres,
Dans le vase de lait le pâtre ayant jeté
La bague, Beïda la prit entre ses lèvres.
— Connais-tu cet anneau? dit-il.
— En vérité,
Je le connais.
— Hé bien! celui qui tout à l'heure

Le portait est Mansour; il te cherche et te pleure.
Tu vas le voir.
Soudain sortit d'un rocher creux
Celui que la Châmbie avait fait malheureux;
Il lui prit les deux mains et, debout devant elle,
Il s'écria :
— Ta foi dans ton maître est donc telle
Que tu ne saches plus, femme, qui sont les tiens.
— Je te connais, Mansour, cette bague est la tienne.
— Suis-moi donc.
— Je ne puis.
— Femme, qu'il t'en souvienne,
Dit Mansour, le poignard levé, tu m'appartiens.
Si je n'étais pas là pendant l'horrible fête,
Me voici; j'ai risqué ma vie et tu viendras,
Beïda. Si tu veux t'arracher de mes bras,
Je te tue, et les tiens auront au moins ta tête.

Et l'attachant sur son chameau rapide et fort,
Il roula dans la plaine et courut vers le Nord.

Le chef, ne trouvant plus Beïda, prit la fièvre.
On la chercha partout, mais on ne trouva rien;
On fit venir le pâtre :
— En suis-je le gardien?
Dit-il; je répondrai s'il te manque une chèvre.

Un garde reconnut sur les sentiers poudreux
Les traces d'un chameau très chargé mais rapide,
Et le chef dit alors :

— Je courrai derrière eux.
On voulut l'escorter, mais le chef intrépide,
Ne craignant pas la mort et le froid du linceul,
S'écria :

— Puisqu'ils n'ont qu'un chameau, j'irai seul.

Il partit. Et Mansour au galop dans la plaine,
Ayant déjà couru trois longs jours et deux nuits,
Sentit que Beïda se tenait à grand'peine,
Et le troisième jour s'arrêta près d'un puits.
Il descendit au fond, et pour que l'infidèle
Pût boire et qu'elle fît boire aussi le chameau,
Sans cesse il lui tendait la settla pleine d'eau;
Mais la femme en riant jetait cette eau loin d'elle
Et disait :

— Le chameau veut encor s'abreuver.

Donc le chef des Maudits eut le temps d'arriver;
Il s'arrête le cœur plein d'une haine amère :

— Chien de Châmbi, dit-il, maudite soit ta mère.
Tu viens chez nous voler nos femmes; tu verras
Comment les voleurs sont châtiés par nos bras.

Alors au fond du puits le chef jeta sa corde.
Mansour étant vaincu la mit en soupirant

Autour de son cou.
— Dieu, dit-il, est le plus grand.
Puis il baissa la tête et, sans miséricorde,
La femme et le Maudit, l'un par l'autre aveuglé,
Le tirèrent dehors déjà presque étranglé.
Et pieds et poings liés, couché nu sur le sable,
Le patient, sachant que l'homme est périssable
Et qu'il allait mourir, fit sa prière à Dieu.
La femme et le Maudit, ayant faim, égorgèrent
Le chameau du Châmbi Mansour et le mangèrent.
Et pendant qu'ils mangeaient ils retiraient du feu
La viande et, s'égayant d'une horrible torture,
La laissaient refroidir sur le dos du mourant.
Mais le chef s'avisa que sa propre monture
S'était enfuie et dut la rejoindre en courant.

— A boire! dit alors le Châmbi.
— Non, dit-elle.
— A boire, au nom de Dieu! ma souffrance est mortelle,
Qui n'aide pas son frère est toujours châtié!

Le cœur de Beïda fut ému de pitié,
Et vers son fiancé marchant la tête basse,
Elle lui présenta la cruche à bras tendu.

— Quel mal puis-je te faire? approche-toi de grâce,
Dit-il, j'ai les deux poings liés, je suis perdu.

Et sitôt qu'il la vit se pencher jusqu'à terre,
Le Châmbi lui mordit la main; ses yeux ardents
Roulaient; il grommela sans desserrer les dents :
— Coupe avec ton poignard le lien qui me serre.
— Lâche ma main, dit-elle, et je t'obéirai.
— Non, obéis d'abord et je te lâcherai.

Et Beïda coupa le lien sans murmure.
Soudain Mansour, debout, revêtit son armure,
Prit son fusil chargé, courut à pas de loup
Au chef qui revenait, l'abattit d'un seul coup,
Puis lui trancha la tête et, quand il l'eut salée,
Sur le chameau du chef il lia fortement
Beïda que la crainte avait presque affolée,
Et revint au pays. Allah seul est clément.

Le ciel était heureux, la moisson déjà faite;
L'air ému palpitait sous l'aile des ramiers;
Les pasteurs, accroupis en rond sous les palmiers,
Ecoutaient le conteur qui parlait du Prophète.
Un cri se fit entendre :
— Il revient parmi nous!
C'est Mansour.
Le conteur suspendit son histoire,
Et toute la tribu, debout, chanta victoire.
Le chameau s'arrêta, ployant ses deux genoux.
Soudain Mansour sauta sur la terre occupée
Par les siens, Beïda lestement descendit,

Puis le vainqueur montra la tête du Maudit
Et raconta comment sa main l'avait coupée.
Les frères de la femme élevèrent alors
La voix disant :
— Mansour, on t'aime et te renomme,
Longue fut ton absence, on t'a cru chez les morts,
Sois bienvenu, Mansour, tu t'es conduit en homme ;
Mais celle qui se livre aux Maudits, et sans cœur
A renié son sang et, pour un amour ivre,
Immola l'un des siens, est indigne de vivre.

Et tous tirant le sabre, ils tuèrent leur sœur.





Louis-Léonard de Loménie.

Lettre à M. Taine.

Monsieur, malgré votre génie,
L'éloge de feu Loménie
Vous met, dit-on, dans l'embarras :
Vous ne savez comment le faire;
Appuyez-vous donc sur mon bras,
Et je vais vous tirer d'affaire.
Vous pourrez, grâce à mon secours,
Ecrire un superbe discours
Rempli de choses inédites
Que nul avant vous n'aura dites.
J'ai connu fort intimement
Le grand esprit qu'en ce moment
Pleure la France infortunée,
Nous sommes nés la même année,

Dans le même département,
Mil huit cent dix-huit, Haute-Vienne.
C'est au collége d'Avignon
Que je devins son compagnon.
Sa famille était fort ancienne,
Moins pourtant, Monsieur, que la mienne,
Car la branche d'où je naquis
Descend des Mancreux de Sardaigne,
Et mon ancêtre, le marquis,
Eut pour devise : « Roi ne daigne. »
Mon père, homme des temps jadis,
Emigrant dès quatre-vingt-dix,
Dut gagner sa vie à Mayence
En peignant des pots de faïence.
Vingt-cinq ans il vécut en paix,
Dites-le dans votre harangue,
Parmi ces Allemands épais,
Sans daigner apprendre leur langue.
A soixante ans, n'en pouvant plus,
Il s'en revint goutteux, perclus,
Aigri par cette coupe amère
Qu'il avait vidée à longs traits ;
Alors il épousa ma mère
Et je naquis trois ans après.
Ma naissance fut une fête :
On vit le château jusqu'au faîte
Pavoisé de mille couleurs,
Couvert de branches abattues,

Et les jeunes filles, vêtues
De blanc, apportèrent des fleurs.
Une Arlésienne assez robuste
Me nourrit d'un lait abondant,
Et j'avais quatre mois tout juste
Quand je fis ma première dent.
Je courus bientôt dans la chambre,
Et la nuit je criais toujours.
En mil huit cent vingt, fin novembre,
Je perdis l'auteur de mes jours :
Une fluxion de poitrine
Emporta cet être adoré,
Et l'on fit venir le curé
Qui m'apprit bientôt la doctrine
Chrétienne et ce qui vient après.
Je fis de rapides progrès,
C'est du moins ce que l'on raconte ;
Ma mère assurait en tous lieux
Qu'elle avait un fils merveilleux ;
Son jeune cousin le vicomte,
Qui ne quittait pas la maison,
Affirmait qu'elle avait raison.
J'avais l'esprit vif, l'âme haute ;
A neuf ans, je disais sans faute
Par cœur la fable du Renard.
Enfin, — permettez que j'abrège, —
On voulut me mettre au collège,
Où je vis Louis-Léonard

De Loménie. Il sut me plaire
Par son air doux et comme il faut.
Fut-il un élève exemplaire ?
Ma mémoire ici fait défaut;
Je crois qu'il ne fut pas le pire
Ni le meilleur. Quant au succès
Qu'il obtint, je pourrai vous dire
Que j'eus l'accessit de français;
On parlait de mes aptitudes
Dont chacun semblait enchanté,
Mais pour des motifs de santé
Je dus suspendre mes études.
Ah! Monsieur, j'ai longtemps gémi
De cette disgrâce imprévue;
Il fallut quitter mon ami.
Depuis, je l'ai perdu de vue.
Je dus rentrer dans mon château,
Et l'on me vit dès mon jeune âge
Prendre la bêche et le râteau,
Car j'aimais fort le jardinage.
De plus, c'était là mon travers,
J'écrivis deux lettres en vers,
Avec une verve enfantine,
L'une à Monsieur de Lamartine,
L'autre à Monsieur Reboul. Tous deux
Ont daigné me répondre, en prose,
Exactement la même chose :
Que j'avais plus de talent qu'eux;

Cet éloge n'était pas mince.
Jamais je ne m'expatriai,
Je n'ai pas quitté ma province,
Et ne me suis pas marié;
Mais j'eus d'heureuses aventures
Dans deux ou trois sous-préfectures.
On me traitait non sans égard;
Je donnais souvent des soirées.
Le malheur est que dans le Gard
Les vignes sont phylloxerées,
Si bien que l'an dernier je n'eus
Que le tiers de mes revenus.
Puis les cartes sont indociles,
Tout l'hiver je perdis au jeu.
J'ai donc, pour me refaire un peu,
Traduit Horace en vers faciles.
Le curé, qui n'est point flatteur,
Dit que mon œuvre en vaut une autre;
Mais j'ai besoin d'un éditeur,
Veuillez, Monsieur, parler au vôtre.
Je copie, en la corrigeant,
Ma traduction pour Hachette :
Dites-lui bien que s'il l'achète,
Il gagnera beaucoup d'argent.
Contre la cabale ennemie
J'aurai des amis haut perchés,
Et je suis de l'Académie
Des Muses santonnes. Tâchez,

Dans votre discours, de le dire.
Pour Loménie, en vérité,
Ce fut un assez triste sire
Et qui ne m'a pas bien traité.
Ses notices biographiques,
Les trouvez-vous si magnifiques?
Dites plutôt, de bonne foi,
Monsieur, que c'est une œuvre immonde;
Il a parlé de tout le monde
Et n'a pas dit un mot de moi.
Il a fait les biographies
De personnalités bouffies
Que l'on ne connaît qu'à demi...
Ce n'est pas, au fond, que j'y tienne;
Mais enfin, c'était mon ami,
Et jamais il n'a fait la mienne.
Que diable! il eut pu m'accorder
Un peu d'honneur et de justice.
J'avais moi-même, pour l'aider,
De ma main écrit ma notice;
J'avais pensé qu'il la mettrait
Telle quelle, avec mon portrait.
Il savait pourtant que je l'aime...
Je n'ai dit de lui que du bien.
Ah! qu'il s'est bien jugé lui-même
En se nommant l'Homme de rien.
Voilà, Monsieur, sur Loménie,
Quelques faits encore ignorés :

Faites-en ce que vous voudrez;
Je ne crains pas qu'on les dénie;
Dans votre discours qu'on attend,
Publiez-les en me citant.
Sur ce — pardonnez-moi ce style
Familier — je suis très heureux.
Cher ami, de vous être utile,

GODEFROI, BARON DE MAUCREUX.





Les Gorilles

Je suivais, un jeudi, le peuple émerveillé
Au Musée où le règne animal empaillé,
    Par son attitude énergique,
Effrayant les poltrons, amusant les moqueurs,
Fait semblant de revivre et maintient dans les cœurs
    L'émotion zoologique.

Le lion vous regarde avec des yeux ardents,
Le tigre va sauter sur vos chairs où ses dents
    S'enfonceront comme des vrilles,
La girafe au long cou monte au plafond cintré,
L'aigle ouvre sa grande aile en un buffet vitré;
    Ailleurs se dressent les gorilles.

Et les gens stupéfaits, s'arrêtant devant eux,
Discutent longuement sur ces monstres douteux :
« Sont-ils des singes ou des hommes ?
Sont-ce là les aïeux que nous prête un savant ?
Etions-nous aussi lourds, aussi laids qu'eux avant
D'être jolis comme nous sommes ? »

Et les dévots criaient : « O profanation,
Abomination et désolation !
Quoi ! l'homme, esprit plus que matière,
Qui leva le premier son front noble au saint lieu,
Et, parce qu'il fut fait à l'image de Dieu,
Asservit la nature entière ;

« Quoi ! le père de qui le genre humain descend,
De qui sont nés Veuillot, Bonald, Villemessant,
Grégoire VII, François de Sales,
Baragnon qui fait peur au clan républicain,
Granier de Cassagnac et Saint-Thomas d'Aquin...
Serait cette brute aux mains sales ? »

Ainsi parlaient tout haut les hommes regardant
Les singes, qu'ils trouvaient monstrueux. Cependant
Les gorilles, mâle et femelle,
Sans parler, s'adressaient de graves questions,
Nous regardant aussi pendant que nous étions
Pressés devant eux pêle-mêle.

Le gorille disait : « Que ces gens sont petits !
Pâles, maigres, chétifs, essoufflés, mal bâtis,
Quelques dents minces dans leurs bouches,
Deux mains au lieu de quatre, un œil terne et peureux,
On les verrait soudain, si je soufflais sur eux,
S'enfuir comme un essaim de mouches.

« Je les mouillerais tous d'un seul éternûment;
Si je déracinais, près de ce monument,
Un des misérables arbustes
Qui nous feraient pitié dans nos grandes forêts,
En deux coups assénés sur eux j'en abattrais
Quinze et trente des plus robustes.

« Mais surtout qu'ils sont laids ! Cet ignoble troupeau
Sous de chaudes toisons doit abriter sa peau,
Qui grelotte avant la vieillesse.
Leur pied marche en boîtant dans un cuir étranger;
Tu ne voudrais pas d'eux même pour les manger,
N'est-ce pas, ô ma gorillesse ? »

La gorillesse dit : « Non, non, mille fois non !
Mais vois donc leur femelle, une étrange guenon
Dont le cri turbulent me vexe.
Tout est faux et mauvais dans son œil pétillant,
Quand je la vois aller, venir en sautillant,
Vraiment, j'en rougis pour mon sexe.

« Je ne vois que sa face, et le reste est secret,
Caché sous d'autres peaux très minces. L'on dirait
Qu'elle a peur de se montrer nue.
Son minois provoquant offusque ma pudeur,
Et le poil emprunté couronnant sa laideur
Forme une touffe saugrenue.

« Dans ses rotondités elle n'a que du vent;
On trouverait bien peu de chose en soulevant
Son accoutrement ridicule.
Un si maigre fretin ne peut te régaler,
Et tu ne voudrais pas, même pour l'avaler,
De ce malingre animalcule. »

Et tous deux à la fois : « O profanation,
Abomination et désolation!
Quoi! quand on voit ces pauvres êtres
Sans os, ni poils, ni chairs, sans muscles et sans dents,
On ose proclamer qu'ils sont nos descendants
Et que nous sommes leurs ancêtres! »



L'Eau-de-vie.

Fabliau ukranien.

Vous, buveurs d'eau-de-vie, ivrognes
Aux yeux hagards, aux rouges trognes,
Devinez quel mauvais garçon
Imagina cette boisson.
C'est, pensez-vous, un pauvre sire
Ayant soif et voulant occire,
Par ce feu qu'il but à longs traits,
Lui d'abord et vous tous après?
Mais point. L'inventeur effroyable
Du fléau, ce fut qui? Le Diable.

Dans un temps si vieux que, ma foi,
Nul ne l'a vu, ni vous ni moi,
La soif était vite assouvie,

Les gens vivaient sans eau-de-vie,
Tous en paix, en joie, en santé;
Seul le diable en fut tourmenté :
Aussi mit-il son industrie
A trouver quelque diablerie
Contre l'homme, heureux animal
Dont le bonheur lui faisait mal,
Et grattant sa tête sauvage :
« Inventons, dit-il, un breuvage
Qui détruise le genre humain,
Car je veux l'avoir sous ma main,
Pour mon enfer je le recrute :
Il sera semblable à la brute
Et fera, gorgé de liqueur,
Le mal qui réjouit mon cœur. »

Cela dit, le Diable avec rage,
Commençant aussitôt l'ouvrage,
Fit un bûcher, y mit le feu;
La fumée alla jusqu'à Dieu.

Le Seigneur était dans sa gloire
Et tous les saints du Consistoire
L'environnaient au firmament.

« Il fume ici terriblement,
Dit-il.
— Nous sentons la fumée,

Répondit la céleste armée;
Mais d'où vient-elle? On ne voit pas.
— Vous, saint Pierre, allez de ce pas,
Dit le Père, et, courant l'espace,
Voyez un peu ce qui s'y passe. »

Saint Pierre, ayant mis son manteau,
Quitta le ciel et subito
Vit sur la terrestre limite
Le Diable chauffant sa marmite :
— « Que fais-tu là, vieux polisson?
— Je fais pour l'homme une boisson.
N'ayant que de l'eau sur sa table,
Il en boit trop.
— Est-ce potable?
— C'est excellent, fit le Maudit :
Goûtes-en, si le cœur t'en dit. »

Le saint, qui s'en passa l'envie,
N'ayant jamais bu de sa vie,
S'endormit du coup, et si fort
Que les passants le croyaient mort.

Le Diable reprit de plus belle
Sa besogne; une ribambelle
De pauvres fous venaient en chœur
Gueuser un peu de sa liqueur;
La fumée encore plus noire

Montait jusqu'au trône de gloire,
Et les saints se frottant les yeux
Éternuaient à qui mieux mieux.
Le Seigneur dit :
« Il fume encore.
Où donc est saint Pierre ?
— On l'ignore.
— Saint Paul, allez donc voir un peu
Ce qu'il fait, » dit le Seigneur Dieu.

Saint Paul descendit comme l'autre
Et surprit son collègue apôtre
Couché de tout son long, dormant
Tout près du feu profondément.

— « Qu'a donc saint Pierre ?
— Il fait sa sieste,
Dit le Diable ; il est vieux du reste
Et vite éreinté, courbatu.
— Mais toi, dit saint Paul, que fais-tu ?
— Une boisson.
— Est-ce bon ?
— Goûte.
Pour en boire une seule goutte,
Les hommes se battent là-bas. »

Saint-Paul but, fit un pas, deux pas,
Et sentant comme un feu qui flambe

Au cou, du plomb dans chaque jambe,
Tremblant, titubant, l'œil éteint,
Il tomba près de l'autre saint.

La voûte du ciel embrumée
Se remplit encor de fumée;
On toussait là-haut comme ici,
Et Dieu le Père ayant aussi
Des picotements dans la gorge
Dit à son cosaque saint George :
— « Va, mon brave, et cherche partout
Saint Pierre et saint Paul, mais surtout
Plus de fumée, ou dare dare
J'y descends moi-même : alors, gare ! »

Saint George ne badine point,
Aussi prit-il sa lance au poing,
Ceignit l'épée et sur la terre
Tomba comme un coup de tonnerre.
Il y vit de quoi se fâcher.

— « Hein ? Comment ? Quel est ce bûcher ?
Cria-t-il au Diable avec rage :
C'est ce maraud qui nous outrage ?
Nous veut-il avec ses charbons
Enfumer comme des jambons ?
Viens çà, pendard, qu'on te terrasse !
Si ton dos a perdu la trace

Des coups de pied qu'il a reçus,
J'en mettrai d'autres par dessus. »

Il allait brandir sa rapière,
Quand il vit saint Paul et saint Pierre
Qui, tout près du bûcher fumant,
Dormaient imperturbablement.
Il chatouilla leur indolence
Avec la hampe de sa lance :
Le bon saint Pierre s'éveilla
Le premier, s'étira, bailla,
Disant :
« Mon manteau des dimanches
Est brûlé presque jusqu'aux manches !
Triste boisson et vilain jeu !
L'eau-de-vie est une eau de feu :
Ah ! mes amis, vive l'eau claire ! »

Sur quoi les trois saints en colère
Tombèrent à grands coups de pié
Sur le démon estropié
Qui s'esquiva, hargneux et rogue ;
Il a donc payé cher sa drogue,
Mais n'en est pas moins satisfait,
Voyant le mal qu'elle nous fait.



La Création du Monde.

Légende ukranienne.

Aux premiers temps où tout n'était que mer et ciel,
Dieu fit venir à lui, voulant créer le monde,
L'archange le plus grand de tous, Sataniel.

Alors, l'ayant conduit au bord de l'eau profonde
Et noire comme un gouffre, il éleva la voix
Et dit :
« Vois-tu ce gouffre ?
— Oui, Seigneur, je le vois.
— Plonge et va jusqu'au fond, remplis ta main de sable
Que tu m'apporteras, mais dis en le prenant
Que tu le prends au nom de Dieu. Va maintenant. »

Sataniel plongea dans le gouffre insondable,
Mais il dit en ouvrant la main : « Je prends ce sable
Au nom de Dieu d'abord, puis je le prends au mien. »

Soudain, l'eau de la mer emporta la poignée
De sable, et quand l'archange, ouvrant sa main baignée,
La tendit au Seigneur, il n'y restait plus rien.

Dieu murmura, le front sillonné d'une ride :
« Redescends dans l'eau sombre et fais ce que j'ai dit. »

Sataniel au fond de l'eau redescendit,
Fit encore à sa tête et revint la main vide;
Mais Dieu qui n'aime pas qu'on résiste à ses lois
L'envoya dans le gouffre une troisième fois.

Sataniel chercha du sable au fond de l'onde,
Et quand il en eut pris au nom seul du bon Dieu,
Hors de l'eau dans sa bouche il en mit quelque peu.

« Je verrai, pensa-t-il, comment Dieu fait son monde,
Et je saurai m'en faire un qui sera mon nid. »

Le bon Dieu modela la terre et la bénit.
On la vit aussitôt d'une manière étrange
Grossir; en même temps, Sataniel sentait
Le sable se gonfler dans sa bouche d'archange :
Sa joue était bouffie et sa lèvre éclatait.

Comme il eût, en crachant, découvert sa malice,
Il râlait, écumait, roulait des yeux ardents,
Souffrait plus qu'un damné sans desserrer les dents.

« Crache, » dit le Seigneur, touché de son supplice.

Partout où cracha l'ange, un grand mont décharné
Surgit, plein de rochers qui nous font perdre haleine.
Sans lui le monde entier ne serait qu'une plaine.

Et voilà, mes enfants, comment le monde est né.





Donatel.

Fabliau sicilien.

Donatel, un brave et pauvre homme,
Voulait aller au Paradis,
Mais ne savait par où ni comme.
Un jour il quitta son taudis,
Pensant : tout chemin mène à Rome.
Son paquet bientôt préparé,
N'ayant ni coche ni valise,
Il marchait d'un pas assuré
Et dit, passant devant l'église :
« Si je réveillais le curé ? »

Le curé, saint, digne et bon être
Qui craignait de se lever tôt,
N'aimant pas à voir l'aube naître,
Au fracas que fit le rustaud

Sauta du lit à la fenêtre :
« Qui sont, cria-t-il, ces bandits
Troublant ma paix intérieure ?
—C'est moi.—Qui toi ?—Moi, je vous dis.
—Et que veux-tu de si bonne heure ?
— Je veux aller au Paradis.

—Attends donc, maraud, l'heure extrême
Et laisse moi.—Je veux aller
Au Paradis.— Avant carême
Nous avons le temps d'en parler.
— J'y veux aller à l'instant même.
— Laisse-moi dormir et vas-y.
— Mais montrez-moi par où l'on passe,
Ou je fais du vacarme ici
Jusqu'à demain. » De guerre lasse,
Le bon curé lui dit ceci :

« Ecoute-bien, mon fils, écoute :
Il est deux chemins, l'un étroit,
L'autre large : une grande route
Qui vous mène à l'enfer tout droit;
Aussi les gens la couvrent toute.
L'étroit sentier plaît beaucoup moins,
C'est au Paradis qu'il débouche,
On y va presque sans témoins;
Mais retiens ce mot de ma bouche :
Il faut y marcher à pieds joints.

Va, mon fils, et Dieu te convoie! »
Le prêtre alla se recoucher,
Et Donatel, rempli de joie,
A pieds joints se mit à marcher,
Prenant la plus étroite voie.
Toujours à pieds joints il entra
Dans un pays où vieux et mioches,
Hommes, femmes, et cœtera,
Les cuivres, les orgues, les cloches,
Tout chantait comme à l'Opéra.

Entendant ces pieux vacarmes :
« Je suis au Paradis, je crois, »
Pensa notre homme, et chez les Carmes,
Dans l'église, au pied de la croix,
Longtemps il pria tout en larmes.
L'or des fenêtres se voila,
Vint le soir, puis la nuit livide
Tomba, la foule s'en alla,
Toute l'église resta vide...
Mais lui ne bougeait pas de là.

Un moine allant fermer la porte
Lui cria : « Lève-toi, chrétien!
La messe est dite, il faut qu'on sorte.
— Point, je reste ici, j'y suis bien.
— Les moines ont faim. — Que m'importe?
— Et voici l'heure du repas.
— Bon appétit. — Sors vite et preste.

J'ai fait à pieds joints tant de pas
Pour voir le Paradis; j'y reste :
Va-t'en donc, je ne m'en vais pas. »

Le moine qui vit la carrure
Du manant solide et musclé,
Craignant fort quelque déchirure,
Prit la porte et, tournant la clé,
Mit l'œil au trou de la serrure.
Que vit-il? Un saint qui du ciel
Descendait, peut-être saint Pierre,
Et qui doucement sur l'autel
Venait poser une soupière
Pour le souper de Donatel.

Et Donatel qui pleure et prie,
Disait, parlant au crucifix :
— « Qui donc cloua ta main meurtrie?
— Ce sont les péchés que tu fis, »
Répondait le fils de Marie.
— « Qui t'insulta par ses défis,
Te dépouilla par ses rapines?
— Ce sont les péchés que tu fis.
— Qui donc te couronna d'épines?
— Tes péchés, tes péchés, mon fils.

— Puisque j'ai fait tout ce dommage,
Dit l'homme en pleurant, je promets
De vous rendre sans cesse hommage

Et de ne plus pécher jamais.
— Amen, fit la divine image.
— Je veux être un homme de bien,
Un brave cœur qui vous ressemble,
Aussi ne me refusez rien :
Mangeons nous deux la soupe ensemble. »
Jésus répondit : « Je veux bien. »

Et, la croix aussitôt quittée,
Jésus comme un simple mortel,
Ne dédaignant pas la pâtée
Dont se régalait Donatel,
En mangea plus d'une assiettée.
Puis il dit : « Tous ces moines sont
Bien mauvais : l'un d'eux nous épie,
Dieu sait ce que les autres font;
Qu'on m'amène leur bande impie,
Je veux les confesser à fond. »

Aussitôt les moines cessèrent
Leur banquet et leur bacchanal;
Tous, l'un après l'autre, ils passèrent
Devant le confessionnal,
Tous à Jésus se confessèrent.
Jésus accorda son pardon,
Bien qu'il eût de quoi les maudire.
Entre eux que se passa-t-il donc?
Qu'est-ce qu'ils purent bien lui dire?
Je ne sais trop, mais ce fut long.

Depuis lors, cet ordre est austère;
Les moines sont de bons chrétiens :
Ayant vendu le monastère,
Ils ont partagé tous leurs biens
Entre les pauvres de la terre.
Ils vont pieds nus, point rebondis
Ni rubiconds, sans patrimoines,
Moins altérés qu'au temps jadis...
Et Donatel chez ces bons moines
Serait vraiment en Paradis.





Griselde.

Conte de Boccace.

« Boccace est vieux et saugrenu, »
Direz-vous en hochant la tête.
— Pas du tout, lecteur ingénu ;
Ce conte étant le plus honnête
Qu'il ait fait, est le moins connu.
Lui-même a l'air de n'y pas croire :
« C'était, dit-il, au temps ancien. »
Je vais donc vous conter l'histoire
De Griselde : écoutez-la bien.

Un Gauthier, marquis de Saluce,
Ne voulait pas se marier ;
Mais on vint si fort l'en prier,
On mit tant de zèle et d'astuce
A lui prouver qu'il le fallait ;

Que tout seigneur, que tout valet
Tôt ou tard entre dans l'ornière,
Et que chacun doit à son tour
Faire cette sottise un jour,
Afin que ce soit la dernière;
Bref on plaida si bien l'hymen,
Qu'à la fin, Gauthier dit : Amen !

La nouvelle aussitôt criée
Se répandit aux environs :
Bergers, laboureurs, bûcherons,
Tous voulaient voir la mariée
Dont le nom restait inconnu.

Le jour de noce étant venu,
Le marquis, suivi d'une escorte,
A cheval se mit en chemin :
Par les champs une fille accorte
Trottinait, sa cruche à la main,
Portant l'eau qu'elle avait puisée,
Elle tâchait, non sans souci,
De se hâter, car elle aussi
Voulait voir la noble épousée.
Gauthier l'appela par son nom :
« Griselde ! »
Elle, farouche ou non,
S'arrêta.
« Je veux voir ton père,

— Seigneur, mon père est au logis, »
Dit l'humble fille aux doigts rougis.
Alors Gauthier mit pied à terre
Et voulut qu'on l'attendît là,
Puis, suivant Griselde, il alla
Dans la maison du pauvre hère,
Et lui dit, sans même s'asseoir :

« Je dois me marier ce soir,
C'est Griselde que j'ai choisie;
Mais il faut qu'ici, devant toi,
D'abord elle jure sa foi
De faire en tout ma fantaisie,
D'être en tout soumise à ma loi,
De se montrer, quoi que j'ordonne,
Humble, calme et douce à mon gré. »

Le père dit : « Je vous la donne. »
Et l'enfant dit : « J'obéirai. »
Sur quoi l'on met la jeune fille
Toute nue, et puis on l'habille
De vêtements bien étoffés,
On la pare en jeune matrone,
On plante une riche couronne
Sur ses cheveux ébouriffés.
Et quand Gauthier l'eut amenée
Vers ses gens, il poussa le cri
Des anciens : Hymen, hyménée !

Puis :
— « Me veux-tu pour ton mari ?
Dit-il à Griselde.
— Oui, fit-elle.
— Et moi, reprit-il, je te veux
Pour ma femme et tu seras telle. »

Ils s'unirent ainsi tous deux ;
Chacun leur fit la révérence
Et le repas fut insensé ;
Le marquis eût moins dépensé
Pour la fille du roi de France.
Griselde méritait l'honneur
Que lui fit un si haut seigneur :
En voyant sa beauté sans taches,
Son maintien, son air et son pas
De princesse, on ne croyait pas
Qu'elle eût jamais gardé les vaches.
Elle plut si bien sans effort,
Elle se fit aimer si fort,
Parut si belle, bonne et pure,
Qu'on vantait partout le marquis
D'avoir su trouver sous la bure
Ce grand cœur et ce charme exquis.

Griselde un beau jour devint mère
D'une fille, et le peuple entier
Se mit en fête ; mais Gauthier

Murmura d'une voix amère
Qu'on en voulait au châtelain
D'avoir compromis sa lignée :
Foin de la fille nouveau-née
Dont le grand'père était vilain.
Griselde, étant soumise et sage,
Lui dit, sans changer de visage,
Sans pleurer :
— « Fais de moi, seigneur,
Ce que veut ton rang, ton bonheur.
C'est ta faveur qui m'a portée
Si haut, moi pauvre enfant de rien ;
Ce que tu feras sera bien. »

. . . .

Griselde était douce et fidèle.

. . . .

Après quelques jours vint près d'elle
Un serviteur qui l'appela
Et lui dit :
« Mon maître réclame
Votre fille, il veut que je la... »
L'homme se tut. La pauvre femme
Comprit alors, en étouffant
La douleur qui la navrait toute,
Qu'on venait ravir son enfant,
Qu'on voulait la tuer sans doute,
Et la prenant dans le doux nid
Où ses mains l'avaient tant bercée,

Sans pleurer elle la bénit,
Sans pâlir la tint embrassée,
Sans trembler la mit dans les bras
De l'homme et lui dit :
« Tu feras
Ce qu'on veut de ce petit être ;
Tâche pourtant que les oiseaux
Ne rongent pas ses pauvres os...
A moins qu'il ne plaise à ton maître. »

Et le serviteur s'en alla.

Griselde à peu de temps de là
Eut un fils, le plus beau du monde ;
Mais Gauthier qui voulait encor
Eprouver sa femme au cœur d'or,
Vint lui dire :
« Le peuple gronde
Et plus encor les gens de cour ;
C'est là ce qui me désespère :
Nul ne veut que le maître un jour
Soit le petit-fils de ton père.
L'honneur, disent-ils, le défend.
Dois-je souffrir, de guerre lasse,
Qu'on te prenne encor cet enfant
Et qu'une autre vienne à ta place ? »

Humblement Griselde entendit
Ce qu'il disait et répondit :

« Pense à toi, seigneur, non à celle
Que ta bonté daigna choisir...
Rien ne m'est cher que ton plaisir. »

Le serviteur revint près d'elle,
Et bientôt l'enfant nouveau-né
Comme l'autre fut emmené.
Toute la cour jetait le blâme
Sur le mari, louant la femme
Qui simplement parlait ainsi
A ceux qui plaignaient sa misère :
« Ces enfants étaient à leur père,
Et ce qu'il veut me plaît aussi. »

Enfin, après bien des années,
Gauthier dit à Griselde un jour :
« En unissant nos destinées
Le Ciel nous fit un mauvais tour.
Vois qui je fus et qui nous sommes :
Les aïeux de qui je proviens
De tout temps furent gentilshommes,
Et manants furent tous les tiens.
D'ailleurs mon état qui prospère
Réclame un héritier; je veux
Me marier selon mes vœux.
J'ai les dispenses du Saint-Père
Et je suis pour gendre accepté.

Va donc, quitte la place, emporte
Le bien que tu m'as apporté,
Et laisse le reste à la porte. »

Griselde, quand il eut tout dit,
Retint ses pleurs et répondit :
« Seigneur, ma naissance est trop basse
Pour vous, je le sens en effet.
Tout le bien que vous m'avez fait,
Vous et Dieu, je vous en rends grâce,
Sachant qu'il ne m'a pas été
Donné, mais seulement prêté.
Puisqu'il vous plaît de le reprendre,
De bon cœur je le rends aussi :
Reprenez l'anneau que voici,
De bon cœur je dois vous le rendre.
Je n'étais rien, je n'avais rien,
Sans dot ici je suis venue;
J'aurai vite emporté mon bien :
Vous m'avez prise toute nue,
Et nue aussi, bon gré mal gré,
Le voulez-vous? je m'en irai.
J'honore en tout votre puissance
Dont les ordres sont absolus.
Pourtant, au nom de l'innocence
Que j'avais et que je n'ai plus,
Qu'une chose me soit permise :
Seigneur, ne trouvez pas mauvais

Qu'au moins j'emporte une chemise
Par-dessus la dot que j'avais. »

Le marquis avait grande envie
De pleurer; il cria pourtant
D'un ton bourru :
« Mort de ma vie!
Prends une chemise et va-t-en. »

Griselde partit et chez elle,
Nu-pieds, en chemise, arriva.
Fort à propos elle y trouva
Ses vêtements de pastourelle
Que son père, en homme sensé,
Avait gardés pour les lui rendre,
N'ayant, dit-il, jamais pensé
Qu'un marquis fût longtemps son gendre.
Et Griselde, le jour entier
Dut avec la robe de bure
Reprendre son ancien métier
Dans les champs où la tâche est dure.

Un jour Gauthier la fit venir
Et lui parla.
« Je vais m'unir,
Dit-il, à la fille d'un comte;
Mais, pour décorer mon palais

Et pour diriger mes valets,
Il me faut ton aide et j'y compte.
Que le festin soit riche et gras !
Invite ici qui tu voudras ;
Enfin, dans ce jour d'allégresse,
C'est toi qui seras la maîtresse,
Et puis, le soir, tu t'en iras. »

Griselde avait la mort dans l'âme,
Pourtant elle dit : « Je veux bien, »
Et fit de ses mains, pauvre femme,
Le lit qui n'était plus le sien ;
Elle prit le balai, la brosse,
Mit la table, ordonna les mets
Et prépara tout pour la noce
Qui devait la perdre à jamais.
Le jour venu, douce et discrète,
Griselde accueillit tour à tour
Les belles dames de la cour
En sa robe de bergerette,
Car Gauthier le voulait ainsi ;
Elle allait, venait sans rancune,
Souriant, disant à chacune
Salut, ou bonjour, ou merci.
Et quand vint l'épouse inconnue,
Très jeune fille au front charmant,
Griselde lui dit doucement :
« Que ma dame soit bienvenue. »

L'épousée attirait les yeux
Par sa tête et sa grâce d'ange,
Tous répétaient à qui mieux mieux
Que le marquis gagnait au change,
Et chacun lui donnait raison ;
Griselde, en habit de bergère,
Mieux que tous louait l'étrangère
Qui la chassait de la maison.

Lors Gauthier pensa que l'épreuve,
Longue déjà, pouvait finir,
Et fit auprès de lui venir
Griselde qui se croyait veuve ;
« Que penses-tu de cette enfant ? »
Lui dit-il.
— « Elle est bien, fit-elle ;
Qu'elle soit sage autant que belle,
Et je vous prédis sûrement
Que, son cœur s'attachant au vôtre,
Vous serez heureux. Seulement
Ne la traitez pas comme l'autre.
Elle est trop jeune en vérité...
On l'éleva comme une reine,
Tandis que l'autre, ayant été
Dès le berceau faite à la peine,
Sans souffrir a tout supporté. »

Alors Gauthier, changeant de gamme,

Lui dit :
« Griselde, assieds-toi là
Près de moi, douce et noble femme !
Jamais ton cœur ne chancela,
Tu souffris tout sans défaillance ;
On m'a cru méchant et mauvais,
Mais apprends que je t'éprouvais ;
Je sais maintenant ta vaillance ;
Tu verras encor d'heureux jours :
Tes deux enfants vivent toujours.
Je te rends ta jeune famille
Pour tout le bien que tu me fis :
La jeune épousée est ta fille,
Et son jeune frère est ton fils. »

Griselde, à ces mots, stupéfaite,
Tendit les bras à ses enfants...
Et quelle joie et quelle fête !
On éclate en cris triomphants ;
On l'aime, on l'admire, on l'entoure,
On lui rend sa couronne d'or,
Bien que tout à l'heure, en pastoure,
Elle fût la maîtresse encor.

— « Cette Griselde, où donc est-elle ?
Va-t-on nous la montrer bientôt ?
Direz-vous. Est-ce une immortelle ?

Est-ce une sainte, ou bien plutôt
Est-ce une reine d'Yvetot ? »

Si vous tenez à la connaître,
Ouvrez vos yeux de bonne foi,
Cherchez, elle est chez vous peut-être...

Je cherche, elle n'est pas chez moi.





TABLE.

Achevé d'imprimer

le 25 Mai mil huit cent quatre-vingt

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

